***L'Univers*, 27 septembre 1857.**

Du naturalisme contemporain.
(1er article)

C'est un dogme fondamental du christianisme que Dieu, dans son infinie bonté, a daigné destiner l'homme à un état surnaturel, et qu'il réprouvera éternellement dans sa justice également infinie tous ceux d'entre nous qui, au sortir de ce monde, se trouveront ne pas être en rapport avec lui par cet état auquel nous sommes tous appelés. Dieu était libre d'élever ou de ne pas élever notre humble nature à de si grands honneurs ; mais il en a porté le décret, et ce décret doit s'exécuter à la lettre. La chute malheureuse des deux premiers ancêtres du genre humain n'a point fait révoquer la divine vocation à laquelle tous les hommes étaient appelés. « Dieu a tant aimé le monde, » que pour le rétablir dans l'ordre surnaturel, « il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Johan. III, 16) La mission du Fils de Dieu embrassait tous les hommes, sans exception ; son sacrifice a été offert pour tous, et à tous il la mérité ce secours merveilleux que l'on nomme la grâce, au moyen duquel l'homme, en coopérant à l'appel divin est élevé de l'état naturel à l'état surnaturel. La munificence de Dieu à l'égard de l'homme est allée plus loin encore, puisque nous voyons tous les jours l'enfant né à peine à la lumière de ce monde, renaître presque aussitôt par le baptême à la vie surnaturelle, qui établit son siège en lui, pour y demeurer éternellement, si elle n'en est expulsée plus tard par l'infidélité.

Qui ne croirait qu'une si magnifique destinée devrait être pour tous les hommes le motif d'une reconnaissance sans borne, l'objet d'un empressement aussi énergique que continuel ? Il en est tout autrement ; et si l'on a besoin d'en savoir la raison, on la trouvera dans les paroles du Fils de Dieu lui-même. « La lumière est venue dans le monde, nous dit-il, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. » (Johan. *Ibid*. 19.) Il y a dans l'homme une tendance funeste qui le porte à échapper à cet ordre surnaturel qui fait sa gloire, et hors duquel il n'y a pas pour lui de salut. En vain la bonté de Dieu travaille sans cesse à l'y ramener par des appels intérieurs, par mille jets d'une lumière inattendue, par des leçons et des châtiments, l'homme s'obstine à descendre ; il se plonge avec une ardeur désespérante dans ce naturalisme perfide qui le retient hors de sa voie ; toutes ses illusions, tous ses sophisme vont là ; quand il y est parvenu, il se croit en repos, il s'endort d'un tel sommeil qu'il faut des miracles de la grâce pour le rappeler à sa véritable destinée.

Tel est l'état auquel tendent de plus en plus les sociétés modernes, et auquel d'innombrables individus sont parvenus déjà. Au siècle dernier, il y eut une fièvre d'impiété ; c'était la réaction de l'indépendance humaine, de la raison et des sens contre le joug séculaire des croyances chrétiennes qui durant tant de siècles, avaient été la loi suprême de l'individu, de la famille et de la société. Aujourd'hui, il y a peu de ces impies forcenés à la manière de Voltaire ; on est devenu très calme, on juge avec sang-froid le fort et le faible du christianisme, et au fond, on convient qu'il avait du bon ; son seul tort était de s'imposer d'une manière trop exclusive. Sans le secours de l'Eglise, on a un symbole religieux, une théorie du devoir, une morale sage et suffisante ; on a des constitutions politiques bien autrement parfaites que celles du passé, des révolutions qui sont la condition indispensable du progrès, une entente de l'histoire bien supérieure à celle qu'avaient nos pères, qui voyait partout Dieu et son Christ ; des arts, une industrie dont la marche toujours croissante doit conduire l'humanité et sa puissance à un degré de perfectionnement indéfini ; pour les élus de la fortune, la vie matérielle appelée à mille jouissances nouvelles aussi inconnues à nos aïeux que le terme de confort, par lequel on en désigne l'ingénieux ensemble. Allez maintenant dire à ces millions d'hommes fascinés par l'*orgueil de la vie,* que Dieu a envoyé son Fils sur la terre pour

régler l'humanité sur un plan qui n'est pas de ce monde ; qu'il faut, sous peine de périr éternellement, soumettre ses idées au joug de la foi ; qu'il n'y a de véritable progrès pour l'homme et pour la société que par l'Église, qui seule a la clef des destinées de l'humanité ; si vous dites ces choses, vous passerez pour un insensé, sinon pour un atrabilaire ; mais à coup sûr, vous ne tirerez pas de leur doux sommeil ceux que les crises sociales les plus émouvantes n'ont pu parvenir à réveiller.

Quand on dort, rien de plus naturel que de faire des rêves ; et c'est ce qui est arrivé aux hommes de notre temps. Ces beaux rêves sont habiles théories, au moyen desquelles on rend raison de tout passé, présent et à venir, sans avoir besoin de recourir à ce qu'on appelle dédaigneusement le mysticisme. Dans ces théories, on fait entrer sans trop de répugnance, l'idée de Dieu, d'une certaine Providence sur les événements humains, de la spiritualité de l'âme, peut-être même, jusqu'à un certain point, d'une vie future ; mais c'est tout, en fait de croyances non terrestres ; tout le reste a pour but d'expliquer, sans Jésus-Christ, sans ses mystères, sans sa morale, comment l'homme est seul maître ici-bas, et n'a tout au plus de comptes à rendre qu'à un Dieu métaphysique qui a autre chose à faire que de venir imposer des lois positives à l'homme sur la terre.

Assurément, ce sont bien là des rêves, qui ont été déjà et qui seront cruellement déçus ; mais le souverain malheur serait que l'on vît des hommes qui ont encore le bonheur d'être éclairés des rayons de la révélation divine, contribuer par d'imprudentes complaisances à maintenir dans leur dangereuse erreur ceux qui sont victimes de ces vains systèmes naturalistes. La tentation est séduisante, à ce qu'il paraît ; car les exemples ne manquent pas ; et voici comment on y succombe. On a lu tels livres, tels articles de revues ou de journaux, suivi tels cours d'un professeur célèbre ; on a été frappé de l'impartialité de l'écrivain, de l'orateur ; il a fait une concession éclatante, il a daigné louer avec un attendrissement ce que, soi, on adore ; de ce moment l'alliance est à peu près faite. Tel homme, dit-on, est presque des nôtres ; il n'a plus qu'un pas à faire ; peut-être l'a-t-il déjà fait dans sa pensée. Pour aider au rapprochement, pourquoi n'accepterait-on pas soi-même telle et telle de ses idées ? Après tout, c'est un homme de haute valeur ; et en dehors du symbole catholique, il y a abondamment de marge pour inscrire tout ce que l'on voudra de philosophie, d'économie politique, de solutions historiques, etc.

Le malheur, dans une telle circonstance, est que soi-même, catholique docile, on est assez peu au fait de la teneur de son propre symbole. Il en coûte bien quelque labeur pour posséder exactement et intégralement l'ensemble complet de l'enseignement de l'Eglise sur tous les points de l'ordre révélé et sur leurs applications. La théologie doit être et est, en effet, la plus vaste des sciences ; c'est dire assez qu'elle n'est pas populaire de nos jours, où les sciences vastes sont peu cultivées. On étudie pour se faire une carrière, et quand une fois on l'a obtenue, il est reconnu que l'on n'étudie plus. Quant à la théologie, comme il n'est aucune carrière pour laquelle il soit requis d'y exceller, le laïque est excusable de n'en avoir pas scruté les profondeurs ni mesuré l'étendue, tant qu'il n'éprouve pas la tentation d'aller écouter les naturalistes, et surtout celle de se poser en conciliateur entre eux et la foi chrétienne.

S'il veut, en effet, pénétrer sans danger dans le milieu où se tiennent ses habiles adversaires du principe surnaturel, il lui faut, pour n'être pas réduit ou amoindri, une connaissance du christianisme de plus en plus rare ; autrement, il ne reviendra pas sain et sauf. Nos oreilles sont peu accoutumées au langage d'une pleine orthodoxie ; parfois même ce langage étonne et scandalise ; comment alors se flatter d'avoir l'ouïe assez fine pour saisir toute les dissonances que présente le langage si harmonieux en apparence de nos naturalistes ? Ce langage résonne partout aujourd'hui ; philosophie, littérature, histoire, sciences morales et politiques, tout est enseigné et professé en dehors du principe surnaturel, et ce qui fait le comble du péril, c'est que l'hostilité contre ce principe

est souvent déguisée sous les formes de la plus excuse modération. On va même plus loin ; à force d'emprunts et de plagiats déguisés, on trouve le moyen de parler durant de longues pages un langage qui semble chrétien ; la veine naturaliste a disparu, et l'illusion serait complète, n'était que certain jugement, certaine allusion, certaine expression, lancés à la dérobée, viennent révéler que l'écrivain a pu parler quelques instants comme l'Eglise, tout en demeurant isolé d'elle par le fond de sa pensée. Le grand nombre d'électeurs fascinés par les belles et bonnes phrases qu'il a lues et retenues, n'aperçoit pas toujours la restriction qui aurait dû l'éclairer ; heureux quand il ne l'accepte pas avec le reste comme le complément d'une pensée toute orthodoxe. Aussi voit-on peu de lecteurs assidus de certaines revues, de certains journaux, de certains livres, résister longtemps à cette sorte d'enchantement ; au bout de quelques années, la foi qui était en eux, un peu vague malheureusement, a fait place insensiblement à un informe alliage d'idées chrétiennes et antichrétiennes ; les questions de personnes se sont substituées aux questions de doctrine : et par-dessus tout, on est devenu d'une tolérance qui rend de mauvaise humeur contre tous ceux qui persistent à prétendre que, dans le christianisme, dogme, morale, pratiques, appréciations, tout est positif et doit l'être.

Il en est qui résistent à cet empoisonnement lent ; il le doivent à la protection spéciale de Dieu, à la trempe de leur esprit et de leur caractère, à l'atmosphère chrétienne au milieu de laquelle ils vivent, et qui neutralise pour eux les miasmes du naturalisme ; mais si, à leur tour, dans une pensée généreuse, ils se mettent à vouloir écrire sur la religion, sans la connaître autrement que par certaines lectures et par leur imagination conciliante, qu'il est à craindre qu'on ne les voie tomber dans des écarts dont ils n'auront pas même la conscience, et dont ceux-là même qu'ils voudraient convertir profiteront pour se croire plus fondés et plus invincible que jamais ! Ils verront avec complaisance faire mille concessions à leurs idées, raisonner, juger de pair avec eux ; puis, lorsque, après des prémisses communes, vous en viendrez, parce que vous êtes chrétien malgré tout, à conclure dans le sens de la foi et de l'Eglise, soyez assuré que l'inconséquence ne leur échappera pas. C'est ce que n'a pas manqué d'exprimer monsieur Rigault dans la *Revue de l'instruction publique* du 30 juillet dernier, à propos du livre sur l'*Eglise et l'Empire romain au IV^e^ siècle.* « M. A. de Broglie, dit-il, ne tire pas toujours des faits les conclusions qu'ils renferment ; mais il les expose assez fidèlement pour que le lecteur puisse conclure à sa place et suppléer ce que l'auteur ne dit pas. S'il arrive à l'historien de puiser dans son dévouement à la religion chrétienne une interprétation des faits plus pieuse qu'admissible, il est si consciencieux dans son récit, il communique avec une telle probité au public toutes les lumières nécessaires pour contrôler son jugement, qu'on se trouve, grâce à lui, tout armé contre les explications ingénieuses que sa foi lui suggère. »

Il est donc bien reconnu que, dans cette voie, on n'avance pas vers le but que l'on se proposait, et qu'un livre écrit, d'un bout à l'autre, à la manière chrétienne (ce qui, j'en conviens, est peu gracieux pour le naturalisme), aura non seulement plus de dignité, mais encore plus de chances d'atteindre un résultat utile, que celui où l'on prétend amalgamer les idées du jour avec l'invariable sens chrétien. Vous choquerez, peut-être ; on regrettera qu'avec tant de talent vous soyez si rétrograde ; mais que vous importe ? Vous avez fait acte de chrétien ; Dieu ne l'oublie pas ; vous avez protesté une fois de plus qu'entre la foi chrétienne et le naturalisme s'élève un mur d'airain qui ne permet pas que l'une et l'autre l'autre puissent jamais se donner la main, ne fût-ce qu'à la dérobée. Mais laissez faire au temps ; il arrive un jour où les hommes, lassés de l'erreur, se relèvent et vont droit à la vérité. Ils vont rencontreront alors, et vous aurez contribué à leur salut, sans avoir fait pour cela de ces sacrifices aussi stériles qu'ils sont illégitimes.

L'Angleterre nous offre, depuis quelques années, un admirable spectacle qui vient merveilleusement à l'appui des espérance que je me permets d'énoncer ici. La brillante école du

docteur Pusey s'est vue contrainte de céder successivement la plupart des hommes qui formaient son élite à l'Eglise catholique. Où donc sont allées se placer ces recrues vaillantes et généreuses ? Au beau milieu des croyances et des sympathies du catholicisme. Depuis deux siècles, il avait été composé, dans les meilleures intentions, une masse de livres dans lesquels on faisait tout le possible pour dégager le système catholique de tout ce qu'on pensait n'être pas strictement de son essence absolue. Nos néophytes d'outre-Manche, auxquels on n'oserait assurément contester la compétence scientifique pas plus que l'indépendance du caractère, n'ont point été choisir un squelette de doctrine pour objet de leur adhésion aussi franche qu'éclairée ; ils ont d'un seul bon franchi plus d'une barrière, quelqu'illustres que fussent les noms qu'on y lisait gravés ; le catholicisme de Bellarmin a été de leur goût, et ils s'y sont maintenus. Et si l'on demande pourquoi les écrits des Newman, des Faber, des Dalgairns présentent une plénitude, une vie, une énergie que l'on rencontre si peu dans ceux qui se publient de ce côté-ci du détroit, c'est tout simplement parce que chez leurs auteurs l'aspiration est plus franche, les préjugés humains plus refroidis, tranchons le mot, le naturalisme anéanti.

Je laisse cette digression, si c'en est une, et je reviens à nos auteurs de France qui font d'innocentes avances au naturalisme. Pourquoi toutes ces complaisances ? J'en donnerai deux raisons : la première est toute honorable et chrétienne. On a en vue telle sommité philosophique, scientifique, littéraire, tel homme d'Etat fameux, et l'on se dit : quel triomphe pour l'Eglise, si celui-ci venait se réunir à elle ? aplanissons la route, afin que le passage se fasse sans encombre. Il y a des idées communes sur le progrès, sur mille choses qui tiennent au cœur de tous ceux qui veulent être de leur siècle : la jonction se fera par ce côté. Illusion ! Ces hommes ne sont pas humbles ; comment arriveraient-ils à la foi ? c'est ce que nos zélés pacificateurs ne savent pas comprendre ; ils en sont toujours à croire que la foi naît infailliblement à la suite d'une démonstration. Quant à l'idée qu'il se font de l'importance de telle conquête personnelle, ils ont raison s'ils considèrent le prix d'une âme rachetée par Jésus-Christ ; mais ils devraient bien songer aussi à un nombre considérable d'autres âmes qui se perdront par le naturalisme qu'ils accréditent imprudemment au moyen de tous leurs arrangements et de toutes leurs concessions. Quant au résultat cherché, il ne vient pas : tout ce qu'on aura gagné en sus de la réputation d'homme conciliant et éclairé, c'est d'avoir rendu tel personnage plus respectueux encore dans son langage sur le christianisme, d'avoir étendu le cercle de ses idées sur les affinités que présente notre religion avec toutes les grandes et belles choses de l'humanité, d'avoir fait dire une fois de plus que nous professons un magnifique système, qui a obtenu une imposante durée et qui se maintiendra longtemps encore pour le bonheur de la race humaine, à qui il peut tenir lieu de philosophie. Mais votre illustre personnage est demeuré assis dans son naturalisme ; il ne s'est pas levé un instant pour essayer même d'en sortir. Or, il y a un immense abîme entre le naturalisme et la foi : *chaos immensum*. On ne le franchit que par l'humilité et la prière.

Un exemple récent ne confirme que trop ces inquiétudes. Nous nous réjouissions sur un retour prédit depuis longtemps : d'un jour à l'autre on attendait la nouvelle de cette conversion qui rendrait à Dieu une âme qu'il avait autrefois reçue, par le baptême, au sein de son Eglise, mais qui plus tard s'en était échappée. On se félicitait de voir un noble cœur, une intelligence d'élite, renaître enfin à la vie véritable. Tout à coup, Dieu a appelé devant lui cet homme, objet de tant de vœux et de sympathies, et nous ne saurions nous promettre avec une entière confiance qu'il ait été trouvé dans cette relation parfaite avec l'ordre surnaturel qui seul assure le salut. Il avait désavoué de graves erreurs, il reconnaissait un Dieu dans Jésus-Christ, il rendait justice à l'Eglise ; mais comment expliquer, dans une âme si loyale, cette négligence à recourir aux seuls moyens qui rétablissent l'harmonie surnaturelle entre Dieu et l'homme, s'il eût été pleinement affranchi des liens du naturalisme ? Qu'il est à craindre que la plénitude de la foi ne lui ait manqué, et qu'il n'ait été enlevé

trop tôt à nos désirs ! Puisse du moins cet exemple servir à éclairer ceux qui, sur des indices beaucoup moins rassurants, se bercent de l'espérance de voir revenir bientôt à la fois chrétienne des hommes qui n'avancent pas d'un seul pas, et qui comptent comme autant de triomphes pour leur naturalisme les cris de joie que nous poussons chaque fois qu'il leur arrive d'écrire quelque nouvelle et habile période, toute bienveillante pour le christianisme ! Prions pour leur conversion ; par là, nous avancerons plus que par toutes nos extases sur le progrès que la dernière édition d'un livre présente sur celle qu'il a précédée.

J'ai dit que les complaisances envers les tendances naturalistes étaient souvent le fruit d'un entraînement irréfléchi qui procède un zèle charitable, et d'une certaine ambition plus ou moins désintéressée, qui fait que l'on croit que tout serait gagné si de tels hommes entraient dans l'Eglise, par le beau et large chemin que l'on ouvre devant eux. J'ajouterai que les avances faites de nos jours au naturalisme ont une autre raison d'être, beaucoup moins rassurante. On pense, on parle, on écrit dans le sens naturaliste, parce que le naturalisme, aujourd'hui, est mêlé à tout, infecte tout. Cette déplorable tendance, si hostile au rétablissement du véritable sens chrétien, est déjà ancienne chez nous ; elle a son principe dans le siècle dernier. Lorsque le voltairianisme vint battre en brèche la révélation, employant à cet effet la fausse science, la calomnie historique et surtout le ridicule, nos pères, se sentant comme impuissants à soutenir l'effort poussé contre leurs croyances, et ne pouvant les défendre par des arguments tirés de l'ordre révélé contre ceux qui le niaient et le combattaient, se virent entraînés à faire appel aux principes de l'ordre rationnel, pour sauver du moins quelque chose du naufrage, et repousser par leurs propres armes les envahisseurs. Jésus-Christ, Fils de Dieu et Rédempteur des hommes, ne pouvait plus être allégué à ceux qui le blasphémaient ; on écrivit alors sur son drapeau : Jésus-Christ, bienfaiteur du genre humain. C'était sage, c'était vrai ; mais, il faut bien en convenir, c'était descendre. L'inconvénient n'eût pas été grave si la lutte n'eût duré que quelques années ; mais elle dure encore et rien n'en annonce la fin. Il fallut donc chercher en toute question religieuse le point de vue philosophique ; ce qui, en spéculation, peut avoir ses avantages, mais ce qui, en pratique, devenait dangereux. Bientôt le seul côté sérieux et acceptable des vérités de la foi devenait celui où la raison pouvait aborder ; et il était aisé de prévoir que bientôt le cachet divin s'effacerait, et que le siècle tout entier passerait à la philosophie, devenue tout à coup si grande, si puissante, que la religion de Jésus-Christ ne pouvait plus vivre que sous son égide.

La chaire elle-même se fit complice de ce nouveau mode de soutenir et d'exposer la religion ; et comme le dit un contemporain, « on s'efforça de traiter philosophiquement les sujets chrétiens, et chrétiennement les sujets philosophiques, en les ralliant et en les suspendant, le mieux qu'on put, à l'étendard de la religion. » (Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, XXIV.) Insensiblement, la nation tournait au sens profane, et le progrès était déjà si sensible en 1789, que l'on appela sans difficulté l'Autel de la patrie celui sur lequel fut célébrée la messe au Champ-de-Mars, pour la Fédération. Je passe sous silence les gens les orgies rationalistes qui, bientôt après, souillèrent nos églises ; la nation française n'a rien de commun avec cette horde de brigands qui la tint asservie durant plusieurs années ; la foi est vivace chez nous ; il faudrait des siècles encore pour épuiser entièrement la sève chrétienne que Saint Denys communiqua à ses Gaulois, et saint Rémy à ses Francs. Toutefois, le naturalisme s'était implanté, et il n'a pas cessé de porter ses dangereux fruits.

A l'ouverture du XIX^{e} siècle, lorsque le *Génie du Christianisme* parut, et que son éloquent auteur vint recommander aux Français la religion de Jésus-Christ comme une source inépuisable de la plus haute poésie, comme la mère des civilisations modernes, de grandes et utiles vérités furent proclamées ; mais un tel livre ne pouvait, à lui seul, raviver l'antique foi. Il recommandait le christianisme à la considération des hommes de cette époque ; mais son résultat n'était pas de les amener à croire au surnaturel. La religiosité vint prendre la place de la religion, et fit illusion à la

surface. On le vit bien, lorsque plus tard Lamartine publia les *Méditations poétiques*. Un cri d'admiration s'éleva du camp des croyants. On avait enfin trouvé le poète chrétien, et ceux qu'une si heureuse découverte transportait, ne s'étaient pas aperçus que ce Dante d'une nouvelle espèce de chantait jamais ni Jésus-Christ, ni ses mystères, ni ses sacrement, ni son Eglise. En revanche, il chantait beaucoup la nature ; il fallut attendre qu'il eût dévoilé, par d'autres œuvres, tout le scepticisme de sa pensée et tout le sensualisme de ses désirs, pour que ses admirateurs comprissent enfin qu'un tel poète n'avait de relation avec le christianisme que par l'emprunt de certaines formes d'expression détournées de leur sens véritable. Le naturalisme gagna beaucoup à ce nouveau développement d'une littérature rêveuse, dont Rousseau avait inauguré le règne, mais qui, dans notre siècle, devait puissamment développer les instincts du panthéisme. Rien de plus énervant que la rêverie, rien de plus propre à éteindre toute croyance positive.

Mais le naturalisme n'avançait pas seulement par la voie sensitive ; en même temps les facultés de l'esprit, chez la nouvelle génération, se trouvaient entraînées à l'accepter comme le dernier terme de la pensée humaine. Des cours fameux attiraient une nombreuse jeunesse ; s'ils modifièrent l'œuvre philosophique du XVIII^{e} siècle, qui avait fait son temps, on peut dire qu'ils en fomentèrent efficacement le dangereux principe. L'école matérialiste succomba, et l'on doit s'en féliciter ; mais le naturalisme devait grandir aux leçons de l'éclectisme, lorsque sous les pas du maître, les disciples parcouraient toutes les doctrines sans en reconnaître une seule révélée, et dominaient fièrement avec lui tout ce que les hommes ont pu penser au croire depuis six mille ans. Le cours d'histoire fut fécond en réparations, en justices tardives et solennelles envers l'Église ; ses résultats ramenèrent à la foi quelques cœurs sincères qui surent s'élever jusqu'à reconnaître le principe surnaturel dans l'histoire ; mais le grand nombre des partisans de ce remarquable mouvement en est resté au fait humanitaire, quelques-uns même avec une cordiale bienveillance envers le christianisme, à cause de ses services en divers temps, mais sans foi aucune à sa divine origine. Qu'il soit permis de rappeler les remarquables travaux de Monsieur Guérard de la Bibliothèque impériale, de si respectable mémoire ; nul ne signala mieux les bienfaits de l'Eglise, et personne, en notre siècle, n'a vécu plus étranger à la fois chrétienne dont les œuvres et les monuments l'environnaient.

D. P. Guéranger.

***L'Univers*, 11 octobre 1857.**

Du Naturalisme contemporain.
(2e article)

L'étude presque exclusive des sciences naturelles et mathématiques, en même temps qu'elle a porté le coup le plus funeste aux autres sciences qui végètent à peine chez nous aujourd'hui, devait accélérer le mouvement du siècle vers le naturalisme. Rien n'est moins surprenant ; et pour l'heure, je ne m'arrêterai pas à démontrer comment un résultat si aisé a pu être obtenu par ceux qui le cherchaient, et par ceux qui n'ont rien fait pour s'en préserver. Mais l'étude des sciences dites exactes n'est pratiquée que par une classe d'hommes assez restreinte quant au nombre, et le naturalisme a pénétré toutes les classes par une voie plus large et plus facile. Les sciences politiques, économiques, sociales, ont été le grand moyen dont le génie du mal s'est servi pour éteindre le sens chrétien dans une foule de personnes, et pour l'entamer profondément chez d'autres.

C'est de là que sont sorties ces appréciations du rôle du christianisme et de ses institutions dans l'histoire, qui nous feraient souvent douter si l'écrivain professe la foi chrétienne, ou s'il n'est qu'un simple philosophe ; ces flatteries incessantes aux passions qui éloignent l'homme et la société du but pour lequel ils existent l'un et l'autre ; ces jugements si partiaux en faveur d'hommes qui ont acquis quelque gloire humaine en ébranlant l'avenir religieux des peuples ; cette froideur, ces blâmes mal déguisés envers d'autres hommes dont l'Église garde la mémoire avec reconnaissance, qu'elle a même quelquefois placés sur ses autels. On dirait qu'il suffit de s'intituler catholique pour avoir droit de n'en pas parler le langage. Tout l'effort du talent semble dirigé à rétrécir l'horizon chrétien. Pour qu'une chose soit digne d'être admirée, il faut qu'on puisse la teindre des idées du jour, l'exprimer par les termes à la mode. Les saints ne sont plus que de grands hommes, les martyrs des vengeurs de la dignité humaine, les influences du christianisme, des sources de bien-être pour les peuples, la science divine des saints docteurs un développement de l'esprit humain, la prédication de la foi chez les nations infidèles une source nouvelle de transactions commerciales, les maximes du droit canonique, un heureux avant-coureur des idées libérales. Encore une fois, le mal n'est pas de relever ces applications ; mais bien de croire que l'on glorifie le christianisme en le réduisant à de si mesquines proportions. Un chrétien ne doit jamais oublier la parole du Maître : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice : le reste vous sera ajouté en surcroît ; » mais vous faites tout le contraire. Ce surcroît qui arrive de lui-même quand Dieu règne, vous en faites la chose principale ; et c'est là votre erreur. Vous demandez à la religion du Christ des gages humains pour la proclamer divine ; votre étude est de l'harmoniser avec les idées rationalistes et basses des hommes du siècle ; vous descendez à leur langage, et vous les retenez par là même dans la sphère étroite qu'ils ont choisie.

Le mal est devenu plus apparent depuis une trentaine d'années, lorsque de nombreux catholiques, qui jusqu'alors avaient gardé une prudente réserve à l'égard de ce qu'on appelle les conquêtes de 89, se sont jetés avec un enthousiasme irréfléchi dans les idées modernes, se faisant ainsi, sans examen, les disciples du XVIIIe siècle. On voulait rendre chrétiennes les théories des économistes ; rien de mieux ; mais qu'est-il arrivé ? on a abondé dans leur sens naturaliste, et on s'est mis sur mille points en opposition avec l'ancienne doctrine des sociétés chrétiennes. Pour peu qu'on lise ce que les Pères de l'Eglise, les théologiens ont écrit sur le droit public dans les âges catholiques, il est aisé de voir que plusieurs d'entre nous ont rompu avec le passé, même sur des axiomes fondamentaux. Est-ce à dire qu'il faille refuser tout progrès dans les choses matérielles ? à Dieu ne plaise. Le champ est libre, sous ce rapport, à l'activité humaine ; mais on a brisé la chaîne des idées ; on a donné

hospitalité à des maximes nouvelles et incompatibles. Jusqu'alors, dans certaines questions, on voyait d'abord le principe surnaturel, désormais ; on a affecté de ne plus traiter que le côté humain et terrestre, passant sous un silence prudent tout ce qui semblerait réclamer trop en faveur des idées de foi. Un certain respect humain a préparé cette voie ; à force de concessions, on en est venu à croire qu'une alliance était possible ; bientôt l'enthousiasme s'en est mêlé, et on a vu naître des théories aussi serviles en présence du naturalisme qu'elles sont dédaigneuses pour tout ce qu'ont pensé et pratiqué nos pères.

Si l'on affecte de juger ainsi le passé au point de vue naturaliste, il serait illusoire de s'attendre à voir apprécier les choses du présent selon la mesure du surnaturel. Le XVIII[e] siècle substitua l'homme à Dieu et à son domaine. De là cette fièvre de remaniement social qui aurait tout dissous, si l'Eglise n'était encore là, comme un ciment indestructible qui rallie et réunit les éléments de la société après chaque crise, et nous permet d'en attendre une nouvelle. Au fond du cœur, on la croit divine, cette Eglise ; mais en attendant, tout ce qu'on rêve pour elle, c'est de la voir jouir dans tous les Etats européens, d'une liberté qui ne dépasse pas celle que l'on destine à toutes les sectes. L'individu peut avoir été appelé par la bonté de Dieu à un état surnaturel, encore à la condition qu'il ne fera pas montre de cette vocation dans ses œuvres publiques ; mais la société ne doit pas sortir, en tant que société, du glorieux niveau naturaliste ; autrement, que deviendrait la liberté de conscience, la plus noble de toutes nos conquêtes ? Il est vrai que les siècles antérieurs ne l'entendaient pas ainsi ; qu'on pensait que la société était appelée à être chrétienne aussi ; mais ce préjugé rétrograde a fait son temps : la religion est chose privée, et toutes les facilités doivent être assurées à tous pour faire divorce avec elle ; sans cela la liberté n'est qu'un nom.

L'orgueil de l'homme, ce vice que le christianisme dominait de son regard dans les siècles de foi, assiège, depuis soixante ans, les digues qui protègent encore l'ordre social. Il a ses mots, ses formules, son drapeau, sous lequel plus d'une fois il a fait éruption et submergé la société. On s'obstine à ne pas l'appeler par son nom ; on le flatte en empruntant ses mots magiques qui signifient destruction et anarchie. On s'en pare, on les inscrit en tête de ses propres utopies ; s'il avance, on va au-devant de lui, on accoutume les hommes à son langage ; aucune école ne profite, et à chaque nouveau pas que fait la révolution, il se trouve que des catholiques ont travaillé pour elle. Au lieu de se lamenter sur le sort de l'indépendance humaine, qui n'a jamais moins couru de risques de la part des pouvoirs réguliers que de nos jours, il semble que l'on ferait tout aussi bien de relire l'Evangile et de chercher sérieusement si les surexcitations violentes et à la fois raisonnées de cette soif d'autorité, de cette liberté matérielle, sont entrées dans les intentions du divin législateur. N'est-il pas à craindre plutôt que, selon la remarque du courageux et profond historien que j'ai souvent rappelé, elles ne nous fassent reculer toujours plus vers le paganisme ? Déjà le nom de Dieu est effacé de nos codes, et nos frères naturalistes s'inquiètent peu de l'y faire rentrer. Avant d'y songer, ils attendront que les magistrats du Grand-Duc de Toscane aient cessé de poursuivre les citoyens qui essaient de propager les Bibles protestantes dans ce pays, et que l'Espagne constitutionnelle ait inscrit sur son pacte fondamental la liberté des cultes.

C'est ainsi que le naturalisme a peu à peu envahi un grand nombre d'esprits parmi nous, et ses dangers sont d'autant plus menaçants qu'une entière bonne foi, résultat d'une instruction religieuse trop imparfaite, a toujours aidé ses progrès. Etudier cette situation dans le détail, en signaler l'origine, les progrès, les inconséquences, les périls, c'est faire une œuvre peu populaire, mais non une œuvre inutile et inopportune. A défaut d'autres plus expérimentés, nous nous y dévouerons. Après avoir examiné longuement sous ce rapport un livre d'histoire que recommandait le nom, les intentions et le talent de son auteur, nous sortirons de la discussion privée, et parcourant les divers objets qui préoccupent les hommes de nos jours, nous examinerons si le naturalisme ne les a pas

successivement imprégnés de son esprit profane et antichrétien, en un mot, si l'idée chrétienne n'a pas été refoulée partout, pour faire place à des théories humaines qui, soumises aux lois de la logique, conduiraient à l'extinction du principe révélé.

Qu'il y ait une complète bonne foi chez la plupart de nos naturalistes chrétiens, je n'aurai garde de le nier. Beaucoup d'entre eux ne sont tels que parce qu'ils ont vécu au milieu des idées païennes qui nous obsèdent de toutes parts. Se trouvant sans guide, ils se sont fait à eux-mêmes leur synthèse chrétienne, sans s'apercevoir qu'ils y laissaient entrer plus d'une idée contradictoire. Généralement, on se met peu en peine d'aller demander la formule chrétienne à la théologie, on supplée à l'étude de la foi par quelques lambeaux pris ça et là, par quelques réminiscences vagues, et l'intuition fait le reste. Combien de nos écrivains seraient en mesure de rendre à la société d'éminents services si, moins pressés de trancher en maîtres, de se poser en médiateurs entre ce qu'ils appellent le monde laïque et l'Eglise, ils consentaient à se faire disciples durant quelques années, à reprendre par la base leur instruction religieuse, à étudier l'Ecriture-Sainte, la lettre même des décisions de l'Eglise, avec les commentaires de nos docteurs ! Il est indubitable qu'ils y perdraient plus d'un préjugé, qu'ils seraient amenés à renoncer à plus d'une idée qu'ils caressent chèrement, que leur langage se modifierait plus ou moins ; n'est-ce donc rien pour eux que d'être les interprètes exacts de cette foi catholique qu'ils ont su plus d'une fois confesser sans respect humain ? Sans doute, leurs écrits n'obtiendraient pas au même degré la faveur et les sympathies des hommes du camp opposé à la révélation ; mais le sacrifice d'une partie de cette popularité académique qu'ils ont trop poursuivie jusqu'ici ne serait-il pas abondamment compensé par le mérite d'une doctrine irréprochable et d'une intervention sérieuse, et par la même efficace dans les questions du jour ? Chaque année, les doctes et éloquentes conférences du P. Félix, à Notre-Dame, attestent suffisamment qu'il est encore un auditoire assez distingué pour l'orateur qui a su préparer dans l'étude profonde de la théologie chrétienne la solution des problèmes qui intéressent le plus vivement aujourd'hui.

Le christianisme, ainsi que nous le disions dans l'article précédent, est surnaturel, et sa mission est de surnaturaliser toutes choses ; le chrétien considère et juge au point de vue de la foi tout ce qui est de la vie présente ; voilà pourquoi son langage est toujours reconnaissable. Il doit, sans doute, selon les préceptes du Sauveur, « ne pas donner au chien ce qui est saint, ni jeter les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et qu'ils ne se précipitent sur lui et ne le déchirent. (*Matth*. VII, 6.) ; » mais s'il croit devoir parler, il doit le faire avec franchise et ne jamais flatter l'erreur. Il est un silence prudent que le Christ nous recommande par ces énergiques paroles ; mais nous ne devons jamais rendre notre foi douteuse par notre affectation à imiter dans leur façon de parler ceux qui ne croient pas. On a cité le discours de saint Paul dans l'Aréopage, où l'Apôtre emprunte jusqu'à un certain point le langage de la philosophie ; on en conclut que le chrétien peut bien aussi quelquefois parler en philosophe. Et qui en douta jamais ? la question est de savoir si saint Paul ne se montra que philosophe dans sa courte harangue aux Athéniens. Elle ne fut pas longue, en effet, mais l'apôtre, tout en citant Aratus, trouva moyen de parler du jugement dernier, de la résurrection de Jésus-Christ, et de faire une sortie contre l'idolâtrie. C'est ainsi que le christianisme s'est posé dès le premier jour, déclarant tout d'abord ce qu'il voulait, ne palliant jamais sa doctrine, et sachant d'avance que le monde lui serait hostile, parce qu'il est le monde. Soyons assurés que si la foi doit renaître parmi nous, ce n'est pas par une autre méthode que par celle des apôtres, et que tous les pas que nous pourrions faire dans un but de rapprochement, vers les doctrines de l'orgueil humain, sont perdues pour le but que nous nous proposons, et en même temps qu'ils nous conduiraient hors de la voie dont on ne peut s'écarter sans s'exposer soi-même à se perdre.

Peut-être est-il de quelque utilité dans ces jours de controverse quelquefois ardente, de déclarer qu'en poursuivant le naturalisme, je n'entends en aucune façon venir en aide à ceux qui pensent servir la foi chrétienne en anéantissant l'ordre naturel. Cette manière de procéder est en opposition formelle avec le christianisme tout entier, et elle a été, sous diverses formes, l'objet des plus sévères condamnations de l'Eglise. L'élément surnaturel départi gratuitement à l'homme par la bonté de Dieu est destiné à corriger l'imperfection de la nature et à l'élever ensuite jusqu'à l'union divine. Il faut donc que cette nature préexiste à la grâce qui vient ainsi la transformer, et lui ouvrir cette voie sublime dont la vision et la possession de Dieu sont le dernier terme ; il faut donc que cette nature, appelée à concourir par l'acquiescement de la foi et par la coopération de la volonté à l'appel céleste qui la sollicite, ait reçu du créateur la lumière de la raison et la liberté de vouloir et de ne pas vouloir, sans lesquelles le système catholique croulerait par sa base. A ceux qui de nos jours, songeraient à renouveler les dogmes hérétiques des Baïus, des Jansénius, des Quesnel, des Ricci, les mêmes anathèmes qui ont frappé ces sectaires sont réservés. S'il existe de notre temps des hommes assez aveugles pour ressusciter des erreurs qui ont si longtemps fatigué l'Eglise, je serais tenté de l'attribuer à la même cause qui fait pulluler parmi nous le naturalisme : le manque d'études théologiques suffisantes.

Il faut donc reconnaître, pour être orthodoxe, une raison naturelle, des vérités naturelles, une morale naturelle, un droit naturel, des liens naturels entre les hommes ; en un mot, tout un ensemble qui existe en dehors de la grâce et de la foi. Celui qui ne comprend pas ceci n'arrivera jamais à l'intelligence du symbole catholique. Mais il faut admettre en même temps trois vérités fondamentales de ce même symbole : la première, que l'homme, par suite du péché, ne possède plus dans son intégrité cette nature qui lui fut donnée entière au commencement pour être perfectionnée par la grâce ; que notre nature actuelle a reçu une blessure qu'aucun remède naturel ne peut guérir ; et partant qu'elle ne saurait arriver à la réalisation complète de tout ce qu'elle peut tenter ou pressentir, soit dans l'ordre des vérités, soit dans celui du perfectionnement moral. En second lieu, que lors même que la nature serait demeurée entière et capable de réaliser tout un ensemble de vérité et de vertu privée et sociale, elle n'en demeurerait pas moins dans un état de désordre coupable, par cela seul qu'elle se refuserait à l'ordre surnaturel, qui est sa fin aussi obligatoire que glorieuse. En troisième lieu, que le règne du surnaturel dans l'homme et dans la société suppose le combat contre la nature en tant qu'elle est lésée et corrompue par le péché.

Il suit de ces trois vérités, et l'expérience proclame, que le christianisme qui les enseigne, a dû compter dès l'origine sur une forte répulsion de la part de la nature. D'abord, il l'humilie en dévoilant sa blessure ; puis il trouble son repos, en l'obligeant à s'élever au-dessus d'elle-même, pour se transformer ; enfin, il lui fait une guerre incessante à l'endroit même de cette blessure, qu'elle voudrait non seulement dissimuler, mais produire comme son plus bel avantage. Orgueil, sensualisme, ambition ; orgueil, voilà pour la raison ; sensualisme, voilà pour la chair ; ambition, voilà pour l'esprit d'indépendance et de domination. Le christianisme répond : l'humilité, la mortification, la soumission sont la grandeur, la perfection de l'homme. De là l'antipathie qu'il inspire aux mauvais et lâches instincts de notre nature ; de là les théories antichrétiennes dont le but est d'affranchir l'orgueil, le sensualisme et l'ambition, du joug de la morale évangélique ; de là enfin les complaisances, les faiblesses, les transactions, à l'aide desquelles plusieurs d'entre nous se sont fait un langage et des idées qui leur permettent de penser, de juger et de s'exprimer sur mille objets, comme pensent, jugent et s'expriment les naturalistes de profession.

Le temps est mal choisi, il faut l'avouer, pour énerver le christianisme et le livrer ainsi mutilé, affadi, décoloré, aux dédains de l'esprit humain. Notre société en dissolution appelle un remède énergique ; le christianisme est cet unique remède, et vous en venez tempérer la force par

d'imprudents mélanges qui absorbent son efficacité. Si les apôtres avaient procédé de cette manière, flattant comme vous le faites, les préjugés de la société antique, pensez-vous que les hommes se seraient donné la peine d'écouter des docteurs dont l'accent eût différé si peu de celui auquel leurs oreilles étaient accoutumées ? Que l'on ne s'y trompe pas ; l'élément catholique, qui conserve encore de la vie chez nous, ne triomphera des formidables éléments de désordre qui nous entourent qu'à la condition qu'il sera maintenu ferme et tranché, en un mot, incompatible de tout point avec les soi-disant progrès qui se sont faits contre lui et en dehors de lui. Après trois siècles de lutte sanglante, la victoire complète se déclara pour le christianisme au temps de Constantin, qui n'en fut que le témoin et un chrétien de plus dans l'Eglise ; or, la condition de cette victoire, ce fut que le christianisme avait été constamment l'objet de l'antipathie de tous ceux qui ne le professaient pas. Cette antipathie attestait qu'il n'avait jamais voulu transiger avec la situation, répondre à aucune avance, ni se départir en quoi que ce soit du principe de résistance qu'il avait reçu de son divin fondateur et des apôtres. « Ne vous étonnez pas, disait saint Jean aux premiers fidèles, si le monde vous hait. » (I. Johan. III. 13.) Si donc nous voulons vaincre à notre tour, si le christianisme doit sauver l'Europe de la ruine universelle qui la menace, ce ne peut être qu'à la condition qu'il traversera sans s'y mêler le torrent des idées nouvelles, produit de la sagesse humaine. L'Eglise, forte des promesses de Jésus-Christ, ne saurait y être submergée ; mais toute nation dont les docteurs, après avoir bu à la coupe du naturalisme, y auraient fait boire leurs disciples, ferait un naufrage inévitable. La grande force de la Révolution est dans le naturalisme, cet infaillible dissolvant de toute foi chrétienne ; le principe de résistance à la Révolution est dans la confession courageuse et entière du surnaturel. En France, il est vrai, on ne semble pas encore le comprendre ; en Allemagne, depuis des années, la formule a été tirée au clair, et personne ne s'y trompe. C'est la raison pour laquelle on remarque plus de vie chez les catholiques au-delà du Rhin qu'en deçà : la lettre synodale de Wurzbourg, l'association de Pie IX et le concordat d'Autriche sont là pour l'attester.

Au deuxième siècle du christianisme, un gentil converti décrivait ainsi le rôle des chrétiens dans la société de ce temps : « Les chrétiens ne sont distingués du reste des hommes ni par leur pays, ni par leur idiome, ni par leur manière de vivre ; seulement ils ne se livrent pas à l'étude des vains systèmes, fruit de la curiosité des hommes, et ne s'attachent pas, comme plusieurs, à défendre des doctrines humaines. Soumis aux lois établies, ils sont par leur vie, supérieurs à ces lois. Ils sont dans le monde ce que l'âme est dans le corps. L'âme, enfermée dans le corps, le conserve ; les chrétiens, enfermés dans ce monde comme dans une prison, empêchent qu'il ne périsse. » (*Lettre à Diognète*.) S'il en est ainsi de nos jours, si le sel de la terre ne s'affadit pas, notre société peut encore être sauvée. Que les catholiques exercent les droits attribués à tous les citoyens par les diverses constitutions qui se succèdent, rien de plus sage ni de plus juste ; mais qu'ils sachent que leur principale force, leur avenir véritable, n'est ni dans l'importance passagère des rôles politiques qu'ils auraient à remplir, ni même dans les majorités qui se grouperaient autour d'eux, comme la Belgique l'a prouvé récemment, mais dans la vigueur et l'intégrité de la foi conservée pure de tout naturalisme dans le peuple fidèle.

Je n'ignore pas que c'est s'exposer à passer pour rétrograde, que de ne pas vouloir le salut de la société dans l'emploi de telles ou telles formes politiques, que de ne pas avoir confiance dans les grands avantages que la civilisation a retirés des conquêtes du siècle dernier ; mais puisque nous avons la liberté de penser et de dire, qu'il me soit permis aussi d'en user, et de signaler les vrais besoins du siècle et ses véritables dangers. Pendant que Noé et ses fils construisaient l'arche qui devait recevoir et sauver du naufrage les destinées du genre humain, « les hommes, dit le Sauveur, mangeaient et buvaient, se mariaient et conduisaient des noces. » (*Luc.,* XVII, 27.) Plus d'une fois, durant cent années que dura la construction du vaste asile préparé pour les êtres qui ne devaient pas

périr, les travailleurs eurent à essuyer les sarcasmes de ceux qui avaient foi dans l'avenir ; on ne comprenait rien à leur obstination dans un si étrange labeur ; on leur disait qu'il y avait tout autre chose à faire dans cette vie que de couper des arbres et de les façonner en charpente, que de s'amuser à fabriquer une prison en bois, tandis que l'air était si doux à respirer ; le déluge vint, et on put voir alors de quel côté était la prévoyance. La foi catholique doit être l'arche de salut pour les sociétés européennes, dans le cataclysme qui les menace ; ceux qui veillent à la conserver pure de tout alliage, à la préserver en eux-mêmes et dans les autres de l'attiédissement général, ceux-là ne sont pas nuisibles à l'avenir du monde, et leur simplicité mérite du moins quelque indulgence.

D. P. Guéranger.

***L'Univers*, 25 octobre 1857.**

Du Naturalisme dans la Philosophie

(3e article. Voir les numéros des 27 septembre et 11 octobre.)

Si l'on voulait entendre par le mot Philosophie le magnifique ensemble que l'intelligence humaine, éclairée et fécondée par la foi, a su résumer, en appelant à son aide les notions naturelles et les dogmes révélés, nous nous garderions de porter l'accusation de naturalisme contre une méthode et un produit qui demeurent à jamais l'éternel honneur de l'esprit humain, et l'hommage le plus élevé que l'homme ait pu rendre au Dieu révélateur. Les anciens Pères n'ont point cru ravaler le christianisme en l'appelant une céleste philosophie, et plusieurs d'entre eux ont su montrer à quelle sublime synthèse pouvait s'élever la foi, lorsqu'elle cherche l'intelligence de ce qu'elle croit : *Fides quærens intellectum*. Nommer, entre autres, saint Augustin et saint Thomas, c'est rappeler assez les progrès que la vraie philosophie a fait faire à la pensée humaine, et répondre par les résultats même à ceux qui demanderaient ce que la société des intelligences a gagné au triomphe du christianisme. On doit même ajouter que les travaux de ces grands docteurs ne sont pas le dernier terme du développement de la philosophie chrétienne. Il est dans l'intention de Dieu que nos dogmes révélés acquièrent, de siècle en siècle, un nouveau degré de clarté et de splendeur, comme il est dans les destinées de l'esprit humain éclairé de la lumière surnaturelle d'avancer toujours, sans arriver néanmoins à réaliser en ce monde la complète synthèse qui ne doit se révéler qu'au jour de l'éternité. Reprocherait-on par hasard à une telle philosophie d'être incomplète ? L'accusation serait étrange ; puisque la synthèse chrétienne ne demande qu'à accueillir dans son sein toute vérité, de quelque ordre que ce soit, naturelle ou surnaturelle, et qu'elle seule est en mesure d'en révéler les rapports et d'en assigner la place.

Si l'on veut encore entendre par le mot philosophie le procédé au moyen duquel, dans l'école, on abstrait la vérité naturelle, afin d'assigner, autant qu'il est possible, les limites des deux ordres ; construisant ainsi, en fiction, une philosophie naturelle et même une théologie naturelle ; le christianisme qui se développe d'autant plus clairement dans l'intelligence que les notions sont mieux définies, ne s'oppose en aucune manière à cet exercice de la raison ; car il sait que le fidèle qui se livre à de telles investigations n'a pas intention de renoncer aux lumières de la foi pour se réduire aux lueurs vacillantes de l'intelligence naturelle, et que tout ce travail, quel qu'il soit, n'appartient pas à l'ordre pratique, et n'est, après tout, qu'une pure spéculation.

Mais prétendre ressusciter la philosophie purement naturelle, à la manière de Platon et d'Aristote, s'annoncer comme en rupture complète avec toute révélation, et réduire systématiquement à l'ordre rationnel tout ce qu'il nous est possible de savoir sur Dieu, la création, l'âme humaine, ses destinées, la morale et la société ; c'est non seulement abdiquer le plus riche dépôt de vérité dont il eût été donné à l'homme de jouir ; mais c'est en même temps déclarer la guerre à la société chrétienne tout entière. La résurrection de la philosophie païenne au siècle dernier, après dix-sept siècles de christianisme, est le fait culminant de notre époque ; fait humiliant pour les soi-disant philosophes, puisqu'on les a vus impuissants à s'accorder jamais sur une doctrine ; fait sanglant, puisque c'est au nom de la philosophie et pour la propager qu'on a dressé des échafauds, organisé les massacres ; fait menaçant, puisque la société qui fut retenue à l'ancre durant tant de siècles par le christianisme, a été lancée par la philosophie, et pour longtemps encore, dans la haute mer des révolutions.

« Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera à jamais. » (*Hæbr*. XIII, 18.) Nous n'avons donc rien à craindre pour le sort de la vérité révélée ; mais nous avons à gémir sur l'outrage insigne fait

au Verbe éternel qui, pour prix de son dévouement divin, ne recueille de ces créatures qu'il était venu racheter et éclairer, que le blasphème, la négation, et ce qui est plus insolent encore, les éloges et l'admiration que l'on prodigue à un grand homme. Nous avons à déplorer des malheurs inouïs, depuis soixante ans ; le sol tremble sous nos pas dans toute l'Europe ; « la colère de Dieu n'est point apaisée, et sa main est toujours étendue, » (*Isaïe*, IX, 17) et au lieu d'aller chercher la cause de tant de maux dans la philosophie, on ose prétendre l'avoir découverte dans l'embarras momentané de tels ou tels rouages de la machine politique, et l'on oublie que les révolutions, parfois inévitables dans la vie des peuples croyants, s'accomplissaient sans que pour cela les principes constitutifs de la société fussent remis en question. On a le triste courage d'enregistrer et de recommander les progrès accomplis, et il ne vient pas en pensée que Dieu ne peut avoir donné son propre Fils à la terre, sans vouloir, en même temps, que la terre l'honore comme son roi, et qu'il soit rétabli sur le trône souverain d'où la philosophie et ses désastreuses conquêtes l'ont fait descendre.

Loin de là, la philosophie est acceptée tranquillement par plusieurs de ceux même qui ont conservé la foi ; je veux dire qu'elle ne leur inspire plus aucune répulsion. Jamais ils ne lui demandent compte de l'affreux état auquel elle a réduit la société. Sous leur plume, le mot Philosophe est une qualification élogieuse. On les entend vanter les *deux sœurs immortelles*, la Religion et la Philosophie, et ils n'ignorent pas que ceux qui les écoutent n'acceptent ce dernier mot que dans le sens de rationalisme. Ont-ils donc oublié ce qu'est aux yeux du christianisme un philosophe tel que ceux qu'ils entourent de leurs hommages ? Un apostat, rien de moins ; mais ils n'y ont jamais réfléchi. Cet homme, dont vous acceptez le rôle si offensant pour votre foi, n'est point né au sein du paganisme ; il a été marqué, comme vous, sur les fonts baptismaux, du sceau ineffaçable du chrétien ; il a été membre de Jésus-Christ et enfant de l'Eglise. Maintenant qu'il s'est posé en adversaire de la révélation et de l'ordre surnaturel, il n'est pas même un hérétique ; le seul nom qui lui convienne est celui d'Apostat. Ce fut le rôle de Julien ; et les monuments du IV^{e} siècle nous apprennent à quel point le sentiment chrétien d'alors fut blessé, lorsque l'on entendit cette bouche, qui avait confessé la divinité de Jésus-Christ, s'ouvrir pour redire les sentences de la profane et stérile sagesse des Grecs. Les rapports du christianisme à l'égard de la philosophie rationaliste n'ont pas changé ; la charité fraternelle, la compassion, les égards, sont un devoir pour le chrétien envers ces malheureux qui ont renié leur baptême ; mais l'esprit de foi a baissé chez lui, si jamais il les approche sans sentir en lui-même à quel état de dégradation ils sont descendus. L'homme n'est accepté de Dieu qu'à la condition de se maintenir à l'état surnaturel où la grâce l'avait élevé, et ces hommes sont en insurrection contre cet ordre même dans lequel ils ont passé les heureuses années de leur première enfance. Autant la foi vous élève, autant ils sont déchus ; si vous n'avez pas conscience de la ruine qui est en eux, si vous vous accoutumez à la considérer de sang-froid, si vous les louez comme philosophes, soyez-en sûr, quelque chose du chrétien fait défaut chez vous.

Ce tolérantisme est un des plus dangereux écueils que puisse rencontrer la jeunesse à l'âge où les idées se forment, et souvent pour toute la vie, d'après le langage et les appréciations des personnes en lesquelles on a et on doit avoir confiance. Un jeune homme a remarqué dans les auteurs graves et orthodoxes de la bonne époque, certaines citations des anciens philosophes ; il a été frappé de la beauté des pensées et de la noblesse du langage ; il a vu ensuite que l'auteur chrétien qu'il lisait n'épargnait pas les éloges à la doctrine de ces philosophes, et qu'il en relevait d'autant plus le mérite que de tels sages avaient été privés de la lumière du christianisme. Le jeune lecteur en prendra-t-il occasion d'abdiquer sa foi et de se faire tout aussitôt disciple de Platon ? Nullement ; il a reçu une instruction catéchétique suffisante pour qu'il sache déjà que, avant la prédication de l'Evangile, la raison des sages du paganisme s'exerçait sur les plus hautes vérités, et qu'il n'y a pas lieu de

s'étonner que ces hommes d'un grand génie aient parfois rencontré juste. En un mot, il sait qu'il y a eu des philosophes dans l'antiquité païenne ; mais il ne lui est jamais venu à la pensée qu'il pût s'en rencontrer dans le sein même d'une nation chrétienne, parmi des hommes que le baptême a faits enfants de Dieu et de son Eglise. Tout à coup, il apprend que de tels philosophes existent réellement, qu'ils se font accepter comme tels, qu'ils jouissent comme tels d'une haute considération, qu'ils ont des écoles fréquentées, qu'on les a vus préposés à l'instruction publique ; bien plus, que des chrétiens tiennent à grand honneur d'attirer leurs regards et leur ménagent des jours de triomphe, dans lesquels la philosophie que professent ces transfuges de la foi est choyée comme l'une des gloires du siècle et de la nation. En un mot, il y a parmi nous des sages qui ont conquis le droit à l'infidélité, sans même avoir eu besoin de passer par le Taurobole et le Critobole auxquels Julien demanda vainement d'effacer en lui le sceau indélébile du chrétien.

Que fera notre adolescent admis à un tel spectacle ? Qu'il est à craindre que cette résurrection inattendue de la philosophie ne séduise et n'égare ses pensées ! Platon au XIX^{e} siècle ; un Platon qui fut chrétien et qui ne l'est plus ! quelle nouveauté, mais aussi quel attrait ! au reste, rien d'odieux ; Platon ne médit pas du christianisme ; il en parle avec honneur. Le fait est qu'il l'a quitté ; mais il est loin aujourd'hui d'en souhaiter la destruction. Cette vieille Eglise catholique a encore un fond assez remarquable de philosophie ; par ce côté, elle vaut quelque chose. Platon la laissera donc achever en paix les siècles qu'elle doit vivre encore. A de si beaux discours, la tête du jeune étudiant fermente. Il se demande si, après tout, il ne lui serait pas permis de suspendre son adhésion au christianisme, pour examiner à son tour ce qu'il est à propose de croire sur Jésus-Christ et sur son Eglise. Il a reçu, avec le baptême, la foi infuse qui le faisait membre du corps des fidèles ; mais au moment où la raison philosophique s'éveille en lui, n'a-t-il pas le droit d'entrer dans un doute préalable et prudent sur tout ce qu'il a cru jusqu'ici ? il avance donc, et perd la foi sans retour. Le voilà philosophe aussi, sans autre école, je le veux, que celle que formeront plus tard autour de lui ses influences. Et comment se serait-il douté du piège auquel il devait succomber, lorsqu'il entendait recommander de toutes parts les modernes philosophes à son admiration ; lorsque personne ne les lui signalait comme des apostats de la foi sainte qui jusqu'alors avait fait son bonheur et protégé sa vertu ? Il faut le dire, et au besoin j'en donnerais la preuve éclatante et corroborée par un récent décret de l'*Index*, on rencontre des catholiques qui, à force de bienveillance pour la philosophie, en sont venus à penser que le chrétien parvenu à l'âge de l'adolescence peut, sans crime, suspendre son adhésion à la foi, jusqu'à ce que l'étude sérieuse des preuves de la religion l'ait ramené à la conviction, selon eux insuffisante, dans laquelle jusqu'alors il avait vécu. C'est ainsi qu'ils confondent grossièrement le devoir qui incombe à tout fidèle de développer en lui, selon ses moyens, l'intelligence des choses divines, avec la liberté sacrilège de mettre en question s'il s'en tiendra ou non à la foi dans laquelle il a été régénéré, et contre laquelle tout doute volontaire est un péché grave. J'insiste sur ce principe fondamental du christianisme, parce qu'il ferme l'entrée à toute philosophie rationaliste chez ceux qui ont reçu une fois le don de Dieu. Pour plusieurs d'entre nous, malheureusement, Platon, ancien ou moderne, est plus lu et plus médité que le Concile de Trente ; de là le danger toujours croissant du contact avec les philosophes.

Mais comment a pu s'établir cette étrange sympathie pour les ennemis de la foi, chez ceux que l'on voit donner à cette même foi des garanties aussi honorables que rassurantes en ce qui est de leurs personnes ? en voici le secret : Il est reconnu qu'en France le succès de l'impiété grossière ne dure pas ; l'attaque de front au christianisme n'a jamais joui parmi nous d'une longue faveur. Voltaire et Rousseau sont passés ; Dupuis et Volney les ont suivis ; les sectateurs de Hegel ne se sont pas naturalisés dans notre pays ; Strauss et Feuerbach ont peu de vogue en deçà du Rhin ; M. Renan et sa philosophie passeront à leur tour, comme le zodiaque de Denderah. Ce n'est donc pas par les

moyens extrêmes que Satan peut espérer de ruiner la foi chez les Français. De même qu'on le vit, au XVII^e^ siècle, désespéré d'avoir vu s'arrêter en France l'incendie du calvinisme, diriger sur nos églises l'hérésie jansénienne, « la plus subtile, dit Fleury, que le diable ait jamais tissue ; » ainsi le voyons-nous, de nos jours, séduire les esprits au moyen de formules habiles sous lesquelles la négation de l'ordre révélé se dissimule savamment. Les hommes de la philosophie n'ont rien rétracté ; ils tiennent même à le dire, mais cette réserve une fois faite, on les voit écrire de longues pages qui sembleraient dictées par la plus sincère conviction chrétienne. Il est vrai qu'ils s'abstiennent toujours prudemment d'avouer que Jésus-Christ est Dieu et que l'Église est son organe infaillible. Il est vrai aussi que ça et là des éclairs de rationalisme traversent les phrases le plus ingénieusement combinées, et suffisent pour révéler au lecteur attentif que l'auteur est et veut rester philosophe ; mais où sont aujourd'hui les lecteurs attentifs et assez au courant de la controverse rationaliste pour savoir deviner, sous le masque dont il se couvre, l'incrédule obstiné qui fait cauteleusement une guerre opiniâtre au christianisme ?

Longtemps je me suis demandé pourquoi l'école philosophique de nos jours portait un si tendre intérêt à Port-Royal et à ses adeptes. Rien, en effet, de plus opposé à la liberté de la pensée humaine que le système du semi-calvinisme ébauché par Baïus, et perfectionné avec tant d'art par Jansénius et Quesnel. N'importe ; les jansénistes auront tous les honneurs. Ils sont la gloire du XVII^e^ siècle ; tout en eux est admirable. Il est vrai qu'ils nient l'ordre naturel, que selon eux, l'intelligence humaine n'est qu'erreur et ténèbres sans la foi, et la volonté n'est que vice et corruption sans la grâce ; mais ils ont eu deux grandes qualités que la philosophie leur envie : l'inflexibilité et l'adresse. Jamais on ne les a vus démordre en quoi que ce soit de leur odieux symbole, et leur souplesse à trouver des formules capables de séduire les esprits inattentifs eut un succès immense. La similitude des situations leur a valu un intérêt momentané qui ne tiendra pas en présence des faits ; mais il fallait cet étrange phénomène pour mettre dans tout son jour cette grande vérité, que les erreurs les plus contradictoires rencontrent toujours dans le néant un point d'affinité et un rendez-vous.

Le seul moyen d'échapper au prestige de nos philosophes est donc, avant tout, une salutaire défiance et une constante observation. J'ai signalé tout à l'heure l'attitude que doit tenir le chrétien à l'égard de ceux qui ont eu le malheur de renier la foi. La situation est très simple de part et d'autre. – Vous êtes philosophe ? Je le suis aussi ; mais croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ et à l'infaillibilité de son Église ? – J'ai tous les égards possibles pour cette croyance, mais je ne puis dire que je la partage. – Alors vous êtes devenu infidèle ; votre baptême n'est rien pour vous ; vous avez apostasié de la foi. Je vous plains, je prie pour votre retour ; mais désormais je me tiens en garde contre tout ce que vous écrirez, et qui ne portera pas en tête la confession franche de votre foi en la divinité de Jésus-Christ et en l'infaillibilité de son Eglise. L'Apôtre recommandait aux chrétiens de se défier des philosophes ; ces philosophes, cependant, n'étaient que des infidèles ; ils n'avaient pas été initiés ; vous, quoi que vous fassiez, vous êtes chrétien. Votre prétendue qualité de philosophe est une anomalie coupable ; votre génie, votre éloquence ne m'empêcheront jamais de voir en vous, avant tout, l'ennemi du Fils de Dieu. Vous écrivez de fort belles pages sur l'essence divine ; nos docteurs ont parlé au moins avec autant de clarté et de splendeur, et vous les avez lus ; mais le Verbe divin m'a enseigné dans son Évangile, que celui qui ne connaît pas le Fils ne connaît pas le Père ; et celui-là ne connaît pas le Fils qui ne l'adore pas dans son incarnation. Telle est la foi dans laquelle nous avons été baptisés l'un et l'autre. Le manteau du philosophe vous a tenté ; il ne vous était permis de vous en couvrir qu'à la condition de laisser voir toujours la robe blanche dont on vous couvrit au sortir de la fontaine de régénération.

C'est ainsi que le chrétien traversera sans péril les ombres de la sagesse humaine, et s'il est triste pour lui de retrouver, après tant de siècles, l'épreuve qu'eurent à subir les premiers fidèles assiégés

de tous côtés par les adeptes de la philosophie païenne, il se souviendra qu'ils se reconnaissaient entre eux au signe de la croix. Malheureusement, on n'a pas toujours montré à nos philosophes contemporains cette noble et douce fierté qu'inspire la foi. Trop souvent, on est descendu envers eux à la flatterie. Je pense que le but était de les conquérir et de les sauver ; on n'y est pas arrivé, et en attendant, par mille concessions molles, mille avances stériles, en adoptant leur langage, en affectant de partager leurs engouements et leurs antipathies, on a amené pour résultat une situation vague qui compromet gravement la pureté et la permanence de la foi dans un grand nombre d'esprits. Je produirai quelques détails dans l'article suivant.

D. P. Guéranger

***L'Univers*, 8 novembre 1857.**

Du Naturalisme dans la Philosophie.

(4e article. Voir les numéros des 27 septembre, 11 et 25 octobre.)

Notre siècle a la prétention d'être plus positif et plus pratique que ne le furent ceux qui l'ont précédé ; à aucune époque, en effet, on a vu ériger en théories raisonnées et appliquées un plus grand nombre de faits de toute nature. Les mémoires académiques, les articles de revue, les gros livres même, sans parler des essais, sont là pour l'attester. Je me garde de blâmer cet essor de l'esprit humain qui, dans d'autres conditions, amènerait un progrès des plus sérieux dans tout ce qui tient à la vie morale et physique de l'homme et de la société. Mais ces efforts sont stériles, et ne servent guère qu'à faire briller la sagacité active et l'ingénieuse de ceux qui les ont tentés. Faute d'une base certaine et générale, rien ne mûrit, et il faut toujours recommencer à nouveau. Ceci est d'expérience sur toute la ligne, qu'il s'agisse de l'établissement politique lui-même, ou de ce qu'on appelle les sciences morales et économiques. La philosophie, l'histoire, la littérature, l'esthétique, sont constamment remises sur le métier ; et pourtant il ne manque pas de gens d'esprit pour mettre au jour une foule de demi-vérités qui, faute d'une synthèse préexistante à laquelle elles iraient s'incorporer, tombent à terre et sont foulées aux pieds.

Le Moyen Age s'y prenait mieux ; il avait un procédé que l'on appelait *reductio artium ad Theologiam*. Il est vrai que toute idée qui eût présenté contradiction avec la doctrine révélée n'eût pas été reçue ; mais, en retour, aucune de celles qui se montraient conciliables ne se perdait, et toutes vivaient d'une même vie et s'épanouissaient à un même soleil. On sait comment le protestantisme vint briser cette harmonie, en substituant la controverse de détail à l'assertion synthétique, et en préparant ainsi la désunion des sciences, qui, bientôt dégagées de tout lien avec la Théologie, et pour parler avec les hommes de notre temps, *sécularisées*, allaient désormais chercher fortune, chacune sous sa bannière, sans espoir de se retrouver jamais réunies sous l'œil de l'homme.

Il faut avouer cependant que la *Somme* catholique ne péchait pas par défaut de positif ; rien au contraire de plus arrêté et de plus pratique que le sens chrétien, et l'on ne saurait assez s'étonner que tant d'hommes de nos jours qui participent si heureusement au besoin du positif qui fait un des caractères de ce siècle, en soient réduits, sur l'article de la religion, à un état de vague perception qui les expose à admettre mille idées incompatibles avec leur foi. Le Christianisme est la chose positive par essence. S'il est la source de la plus sublime philosophie par les vues qu'il nous ouvre sur l'infini, il est avant tout et pour tous, sans exception, un ensemble de dogmes qu'il faut croire et de devoirs qu'il faut pratiquer. Dieu a dit ceci, a commandé cela ; l'Eglise est infaillible dans l'enseignement et dans la discipline générale ; l'homme n'est en état de salut que lorsqu'il est dans l'ordre surnaturel ; sans la grâce, il ne peut avoir ni la foi, ni la justice, qui rendent participant des mérites du Christ ; toutes les choses de la vie présente doivent être jugées et appréciées par rapport à la vie éternelle.

Telle est cependant la situation d'un grand nombre d'esprits parmi nous, qu'on les voit accepter, sans aucune répugnance, tous les à peu près qu'ils rencontrent, en matière religieuse, dans les écrits des auteurs en vogue. Fermes et arrêtés sur tout le reste, ils se contentent du moindre signe d'égards et de bienveillance que l'on veut bien accorder à leur foi. Un mot les ravit, un geste les fascine : ils croient tout gagné parce que tel savant, tel philosophe, a daigné faire attention au Christianisme et lui rendre son petit hommage en passant.

Le chrétien positif, et tout chrétien doit l'être, se montre plus difficile. Avant de crier victoire, il attend que le converti ait décliné en entier le symbole de la foi ; jusque-là, il écoute ces accents nouveaux, il en sait gré à celui qui les fait entendre ; mais il ne court pas encore lui serrer la main comme à un frère. Voltaire et Rousseau n'ont-ils pas fait aussi d'admirables aveux, au point que l'on en a composé des recueils ? cependant ils ne se rendirent pas à cette vérité surnaturelle à laquelle ils avaient rendu parfois de si éloquents témoignages. Il est vrai que leur antipathie non déguisée pour le christianisme, et qui éclatait en tant de manières, ne permettait guère de compter sur leur prochaine abjuration, et encourageait peu les croyants à faire un pas vers eux ; mais par là même ils étaient moins dangereux que les philosophes de notre temps, depuis qu'ils se sont mis à garder les convenances envers la foi chrétienne.

Notre devoir est donc de nous montrer positifs en face de toutes les belles concessions que l'on nous fait, et de nous tenir, à l'égard des philosophes, dans une attitude aussi résolue que circonspecte. C'est ce que plusieurs n'ont pas su faire, et leur mollesse, leur imprudence, ont été un sujet de triomphe pour ces sages profanes dont je déclarais le véritable caractère dans le précédent article. Ces hommes se sont donnés pour philosophes, en plein christianisme, on les a reconnus comme tels ; ils sont infatués de leur raison, on a exalté la raison avec excès ; ils ont leurs idoles qu'ils prônent sans mesure, on a affecté de brûler de l'encens devant elles ; ils méprisent l'école catholique comme ennemie de la raison humaine, on leur a donné lieu de penser et de dire qu'il existait une vaste conspiration contre les droits les plus légitimes de l'intelligence.

Cette méthode complaisante a été suivie dans des livres, dans des discours, dans des articles de journaux, sans aucun souci de l'effet qui devait en résulter, et moins encore de la dignité de notre baptême, qui traçait une ligne infranchissable de démarcation entre notre foi si lumineuse, et les ténèbres de cette philosophie qui repousse la parole de Dieu, et ne veut rien tenir que d'elle-même. Il serait pénible de réunir ici tant de pages écrites sans réflexion, tant de paroles proférées par entraînement, et dont pas une, assurément, n'eût été ni écrite, ni proférée, si l'on eût été mieux fondé sur le positif des croyances chrétiennes.

Je préfère donc porter l'attention du lecteur sur un livre vraiment grave, composé par un homme qui, depuis de longues années, est connu par de remarquables études sur les matières philosophiques, dans leurs rapport avec le christianisme. M. l'abbé Maret est un esprit calme et judicieux ; sans enthousiasme et sans passion, il procède avec clarté, et sait initier beaucoup de lecteurs français à des questions qui, grâce à l'horreur que la génération présente professe pour la métaphysique, leur seraient probablement restées inconnues toute leur vie. Je veux parler ici du livre que cet auteur a publié l'année dernière sous le titre de *Dignité de la raison humaine et Nécessité de la révélation divine* ; c'est le premier d'une série de six volumes qui portera ce titre général : *Philosophie et Religion*. Ce tome, rempli de questions du plus haut intérêt, est le résumé du cours qu'a professé en Sorbonne le savant professeur, et pour ma part, je déclare que la lecture m'en a été des plus agréables. Une revue étrangère a mis en avant quelques réclamations sur certains passages du livre : M. l'abbé Maret a cru devoir répondre ; et, à mon avis, ses explications sont de nature à satisfaire pleinement son honorable adversaire.

Ce n'est donc point dans l'intention de combattre le livre que je me permets de le signaler ici ; c'est uniquement au point de vue de cet article que j'entends l'étudier. Après avoir protesté contre la faveur inouïe que plusieurs d'entre nous prodiguent aux philosophes qui ne sont plus chrétiens, il me semble utile et instructif de rechercher, dans un ouvrage écrit par un homme qui connaît l'état de la philosophie du moment, à quel genre de concessions la mode, et je ne sais quelle influence de l'atmosphère de mollesse où nous vivons, peut entraîner un écrivain sérieux et digne de toute estime. Jetons donc un coup d'œil sur le livre de M. l'abbé Maret, et voyons d'abord comment il

accepte le rôle des philosophes sortis du christianisme qui ont élevé leur chaire au milieu de nous. Le lecteur ne doit pas perdre de vue que le livre est écrit par un catholique, par un prêtre qui, dans le but même de l'ouvrage, ne se propose autre chose que de faire triompher le principe révélé. Or, voici en quels termes il caractérise l'école de nos jours, après l'avoir désignée sous le nom très approprié de « Philosophie séparée, » puisque, en effet, la prétention de cette philosophie est d'exister et de se mouvoir en dehors de toute révélation. « Nous sommes en présence d'une philosophie noble, élevée, ne respirant que le plus pur spiritualisme, pleine de l'enthousiasme platonique, et faisant revivre toutes les traditions des meilleures écoles. On ne nous accusera pas, certes, de lui faire une part envieuse. Cette noble philosophie ne peut pas être hostile au christianisme, car elle possède un sentiment trop profond des choses grandes et divines. » Quelques lignes plus bas, l'auteur ajoute : « Cette philosophie fait des réserves à l'égard du christianisme, ou plutôt elle tient envers lui une sorte de neutralité. Parfois même elle se regarderait comme une puissance égale, et à ce titre elle proposerait un traité d'alliance. Il faut donc voir en elle une puissance non seulement distincte, mais séparée. (XXII^{e} Leçon, pages 470, 471.) »

M. l'abbé Maret examine ensuite si cette noble philosophie suffirait ou ne suffirait pas à l'homme pour arriver à sa fin même naturelle, et il s'attache à démontrer qu'elle y est complètement impuissante. On n'est donc pas en droit de reprocher à cet auteur d'avoir rien perdu de ses convictions chrétiennes dans le contact avec les philosophes séparés : mais cette école mérite-t-elle les éloges qu'il lui donne ici sans ménagement ? N'est-elle pas en droit, désormais, de se regarder comme acceptée et reconnue par lui et par tous ceux qui adopteront les jugements de son livre ? Ses auditeurs à la Sorbonne, ainsi que ses lecteurs, ne seront-ils pas désormais sous une impression d'estime et d'admiration pour ces philosophes séparés ? Je crains bien que saint Paul, s'il les eût rencontrés sur sa route, en eût rendu aux fidèles un compte tout différent. Au point de vue positif du christianisme, ils sont ce que nous disions dans l'article précédent ; de plus, en formant opposition par leur séparation même au retour d'un grand nombre d'esprits à la foi chrétienne, qui seule peut sauver la société, ils sont un des plus grands fléaux de notre temps. Par eux, le règne de Jésus-Christ est retardé ; par eux, beaucoup d'âmes n'arriveront pas à la lumière qui serait leur salut ; ils sont la forme actuelle de l'incrédulité, le péril imminent ; qu'importe donc que leur opposition au christianisme, au lieu d'être violente, se donne les airs de la neutralité ? c'est cette neutralité affectée qui fait le grand péril de la situation.

Mais direz-vous, l'existence de cette école est un fait ; il faut bien définir cette école pour la combattre. Je réponds qu'on pouvait la définir sans la flatter. Comme vous, je me réjouis qu'elle ait pris « le spiritualisme » pour étendard ; du moins, elle n'abrutira pas la jeunesse par le matérialisme ; mais si elle l'égare par l'orgueil de l'esprit, quel si grand avantage y trouveront les nouvelles générations ? « Elle est pleine de l'enthousiasme platonique. » C'est triste pourtant d'en être à Platon, après dix-huit siècles de christianisme. « Elle fait revivre toutes les traditions des meilleures écoles. » En effet, elle a gardé ses habitudes d'éclectisme ; elle prend de ça et de là ce qui lui convient ; elle n'est soumise à aucune règle ; panthéiste hier, et vous vous en souvenez, elle dit ne l'être plus aujourd'hui. Ses évolutions de la veille ne font pas toujours prévoir celles qu'elle prépare pour le lendemain ; mais on peut s'attendre à tout. Qui donc la retiendrait ? Bien fou qui compte sur ses phrases d'aujourd'hui. « Elle ne peut pas être hostile au christianisme. » En effet, cette hostilité ne devrait jamais exister chez un philosophe qui veut bien se rendre compte du progrès que le christianisme a fait faire aux sciences philosophiques, qui compare saint Augustin et saint Thomas à Platon ; mais ne savez-vous pas que la plus dure hostilité contre la foi chrétienne est celle qui consiste à lui dire : Je me passe de toi. Le Sauveur nous dit dans l'Évangile que le péché contre le Saint-Esprit est le seul qui ne sera remis ni en ce monde, ni dans le siècle futur. Et

pourquoi donc « cette noble philosophie » ne peut-elle être « hostile au christianisme ? » Parce qu'elle possède « un sentiment trop profond des choses grandes et divines. » Si la philosophie d'aujourd'hui est reconnue par nous autres chrétiens comme possédant « le sens profond des choses grandes et divines, » et qu'en même temps il soit constant qu'elle a pris position en dehors du christianisme, je demande si un tel aveu n'est pas de nature à fausser les idées des lecteurs ou des auditeurs ? « Le sens profond des choses divines » se trouve-t-il donc en dehors de la foi chrétienne ? Avons-nous rétrogradé jusqu'au siècle de Platon et d'Aristote pour avoir ainsi des choses divines qui ne sont pas des choses chrétiennes ? Evidemment, la bienveillance de M. l'abbé Maret l'emporte trop loin. Quant aux philosophes dont il se plaît tant à relever la haute intelligence, s'ils ont de si hautes idées des choses divines, il est grandement à craindre qu'ils ne soient du nombre de ceux que saint Paul dit avoir été inexcusables, parce qu'ils ont retenu la vérité captive, et qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme ils le devaient. (*Rom*. I.)

Dans son intéressant volume, M. l'abbé Maret donne un résumé clair et substantiel des travaux philosophiques de l'antiquité et des siècles chrétiens sur la nature des idées et sur la valeur de la raison humaine. On voit figurer tour à tour Platon, Aristote, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Descartes, Mallebranche, Leibniz, Bossuet, Fénelon ; l'auteur, ensuite, nous met en présence des résultats stériles de la philosophie écossaise et de ceux plus malheureux encore des écoles d'Allemagne. Cet exposé historique, d'un véritable intérêt, appelle un résumé, et la X^{e} Leçon y est consacrée. Mais quelle n'est pas la surprise du lecteur catholique de voir cet important chapitre du livre consacré en grande partie à faire l'éloge de l'ouvrage célèbre intitulé : *Du vrai, du Beau et du Bien*, sans que rien n'annonce que ce livre a éveillé l'attention de l'autorité spirituelle ! M. l'abbé Maret rappelle qu'il n'a pas craint, lorsque l'auteur de ce livre occupait dans l'Etat les plus hautes positions, de discuter publiquement plusieurs de ses théories ; et il ajoute « qu'il a peut-être acquis le droit d'être juste envers le philosophe, depuis que celui-ci est rentré dans la vie privée. » A Dieu ne plaise que qui que ce soit conteste à M. l'abbé Maret « le droit d'être juste » envers l'auteur ; mais puisqu'il reconnaît lui-même plus loin que le livre *Du Vrai, du Beau et du Bien* n'est pas un livre chrétien, ne pourrait-il pas, sans manquer à la justice, s'abstenir de le prôner avec tant d'emphase ? L'instruction synodale de Mgr l'Evêque de Poitiers est toujours debout, non seulement comme œuvre de courage, mais aussi comme discussion solide et triomphante ; ne tenir aucun compte de l'avertissement qu'elle a donné aux catholiques, peut être plus ou moins habile, je doute que ce soit la prudence chrétienne. Au reste, M. l'abbé Maret, prend ses sûretés, quand il termine ses longues citations du livre par ses mots : « Cette théorie rectifiée et complétée de la raison exclut la plupart des erreurs philosophiques qu'on avait signalées dans les doctrines de l'éclectisme, et, en partant de pareils principes, cette philosophie doit finir par se mettre pleinement d'accord avec le christianisme, dans le domaine de la vérité naturelle. Puisse-t-elle reconnaître, par de là cet ordre naturel, un autre ordre non moins certain, non moins obligatoire, mais plus beau, plus grand encore, et qui place l'homme dans un rapport surnaturel avec Dieu ! »

Ces paroles, qui font honneur à M. l'abbé Maret, montrent qu'il reconnaît à son tour que le livre en question n'est pas un livre chrétien, malgré les retouches qu'il a successivement subies ; il est donc permis de désirer qu'il n'en eût pas parlé avec tant de faveur. Le livre a fait disparaître « la plupart des erreurs de l'éclectisme, » il en a donc gardé quelques-unes. C'est « dans le domaine de la vérité naturelle » seulement, que l'école tend à se mettre d'accord avec le christianisme ; et M. l'abbé Maret termine en émettant, toujours à propos du livre, le vœu de la voir reconnaître enfin l'ordre surnaturel. C'est confesser hautement que le livre, tout remarquable qu'il est sous divers rapports, est un livre des plus dangereux. A mon avis, il y a, dans ce timide mais loyal aveu, tout le fond de la synodale de Mgr de Poitiers. Je conviens que les Evêques, gardiens du troupeau de Jésus-Christ,

sont obligés par devoir à crier plus fort que les simples brebis, lorsque le danger se montre ; mais tous les monuments du passé nous attestent que les brebis elles-mêmes savent, au besoin, remplir le devoir de s'entr'avertir. Heureux si nous savions tous signaler avec autant de précision que M. l'abbé Maret le côté vulnérable de la philosophie actuelle ; nous serions plus avares de compliments envers les philosophes, et peu à peu l'antique rigueur de l'orthodoxie reparaîtrait dans les formes, sans nuire à l'esprit de charité qui n'a rien de commun avec la mollesse.

La sympathie malheureuse pour cette philosophie, que nous avons le droit d'appeler maintenant « séparée, » se manifeste encore par l'exagération avec laquelle on s'est mis tout à coup à exalter les droits de la raison humaine. Une panique semble s'être emparée de plusieurs d'entre nous ; à les entendre réclamer à tout bout de phrase en faveur de la raison, on dirait que, sur la demande de quelques rêveurs clairsemés, quoi qu'on en dise, elle serait à la veille d'être supprimée par arrêt. Qui ferait ce nouveau coup d'Etat ? On ne le dit pas ; mais bien vite, il faut rassurer les philosophes, et faire parade de tout ce que l'on possède de philosophie. Pour moi, j'imagine que les philosophes, puisque philosophes nous avons, doivent un peu rire de ce zèle qui s'est déclaré tout à coup. S'ils en concluent que la raison est en danger chez nous, avouons que nous leur en donnons bien le droit ; mais n'allons pas croire que nous les amènerons à la foi par de tels moyens. Ils avaleront l'encens qu'on leur brûle, et ils s'en tiendront là. Avant comme après toutes ces démonstrations, ils savaient ce que la doctrine chrétienne enseigne sur la réalité de l'ordre de nature, sur l'existence et les facultés de la raison, sur la source divine de la lumière qui est en elle. Les travaux de l'éclectisme les ont mis à même de connaître sur ces points l'enseignement des écoles catholiques. Ce n'est pas eux qui confondront sérieusement avec nos docteurs les rares partisans du traditionalisme.

Au lieu de perdre le temps à travailler pour le naturalisme, qui profite seul de toutes ces périodes à effet, que ne se met-on plutôt à proclamer ces deux grandes vérités, à propos de la raison humaine : la première, que par l'effet de la chute originelle, cette raison est dans un état de faiblesse et d'imperfection qui l'empêche d'arriver à la possession complète de toutes les vérités de l'ordre même naturel ; la seconde, que cette raison qui est un don de Dieu, est appelée à s'élever par la foi jusqu'à la possession de la vérité surnaturelle ? C'est ici qu'il importe de s'appuyer sur le positif du christianisme, qui nous révèle toute la vanité de ces éloges donnés à la raison naturelle. Nous, chrétiens, lorsqu'il est question de notre raison, nous devons surtout reconnaître avec une vive gratitude, et confesser hautement tout ce qu'elle doit à la grâce divine de la foi qui la guérit et la fortifie dans son être naturel, en même temps qu'elle l'illumine de la lumière surnaturelle de Dieu. Ayons donc le courage de le dire au Philosophe : Oui, sans doute, le Verbe éclaire de la lumière naturelle tout homme venant en ce monde ; mais cette lumière n'est pas la seule qui procède de ce Verbe divin. Il en est une autre, sans laquelle la première, fût-elle sans ombres, comme avant la chute, ne saurait conduire l'homme à sa fin. Cette lumière indispensable se communique au prix de la foi, et « celui qui ne croira pas sera condamné. » (*Marc*. XVI. 16) Jésus a dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme ? » (*Matth*. XVI. 26.) En nous déclarant que quiconque ne croira pas sera condamné, il nous dit équivalemment : « Que sert à l'homme d'avoir la raison, s'il n'a pas la foi ? »

C'est après avoir fait ces réserves positives que le chrétien peut convenir, sans danger de scandale, des prérogatives bornées, mais réelles, de la raison ; et comment pourrait-il les contester, ces prérogatives ? ne font-elles pas partie, en leur lieu, du dépôt de la vérité révélée, qui nous instruit sur la nature comme sur la grâce ? Il n'est pas une seule vérité de l'ordre naturel qui ne reçoive de la foi un nouveau jour ; mais le christianisme ne souffre pas que, dans l'ordre pratique, on isole la raison de la foi, autrement que par abstraction. L'homme voulu de Dieu, accepté de Dieu, est l'homme dont la raison est raffermie et éclairée par la foi. Si l'homme éteint en lui-même cette

lumière de la foi pour retourner à l'infidélité, sa raison descend avec sa conscience ; nous l'avons vu au siècle dernier par les absurdités grossières dans lesquelles se précipitèrent plusieurs des philosophes d'alors ; nous le voyons aujourd'hui par les monstrueux écarts de la philosophie sceptique de l'Allemagne. Parmi nous, le philosophe qui déserte la foi dans laquelle il fut baptisé, montre ordinairement plus de prévoyance. Il sait retenir quelques traits de la vérité à laquelle il fut initié, assimiler prudemment quelque chose de l'atmosphère chrétienne qui l'entoure, en sorte que ses idées et son langage en viennent à faire illusion à certains esprits légers, qui savent tout excepté le catéchisme. C'est alors que le devoir des croyants est de proclamer non la dignité de la raison, qui n'est pas en question, mais la nécessité de la foi, que l'on va bientôt perdre de vue.

Ces philosophes si fiers de leur raison dissimulent autant qu'ils le peuvent les plagiats qu'ils font à la philosophie chrétienne ; mais leurs efforts sont inutiles. Il est vrai qu'ils ont pris leurs sûretés, en déclarant que leur méthode est éclectique. Qu'ils cessent donc de tant vanter la raison humaine, quand il est si évident que leur Platon n'est pas celui de la Grèce, mais bien un Platon réformé à l'école du Christ, épuré, complété par l'Eglise et par ses docteurs. La raison pure n'a rien à voir là ; pour être juste, il fallait remonter à l'antiquité et prouver sa descendance légitime des sages dont on fait sonner les noms si hauts. Le progrès philosophique opéré par le christianisme est la propriété des chrétiens et non des philosophes séparés ; autrement, ces derniers ne sont que des parasites qui s'engraissent à la table de leur ennemi. Rétablissons la vraie situation ; vous ne relevez que de la raison, laissez-nous vous dire que les labeurs de nos philosophes chrétiens qui n'ont vu si haut et si loin qu'à l'aide de leur foi, ne sont pas à vous. Mettez-vous à la suite des derniers sages du paganisme, renouez-en la chaîne et ne passez pas sur nos terres. L'Evangile et la croix y sont partout ; Jésus-Christ, Homme-Dieu, y est le principe de la sagesse comme de la sainteté ; il n'est pas juste que vous y veniez cueillir furtivement votre moisson.

Il est vrai, j'en conviens, que les résultats de la philosophie dans l'ancien monde ne furent pas brillants ; vous les vantez cependant ; pourquoi n'avoir pas le dévouement de les accepter ? M. l'abbé Maret, dans sa XIX^{e} Leçon, les décrit avec tant de vérité que je ne saurais résister à la tentation de transcrire le passage à l'honneur de la raison séparée : « Au terme d'une carrière de mille ans, dit le grave professeur, remplie par tant de recherches et de travaux, de talents, de génie, de gloire, la philosophie se retrouvait au point même d'où elle était partie dans les anciennes écoles d'Italie et d'Elée. Elle se retrouvait au point même où, dès la plus haute antiquité, la spéculation indienne l'avait placée ; et, sans contester aucune des découvertes faites successivement dans l'empire de la vérité, sans nier aucun des progrès partiels réalisés, on peut affirmer que la connaissance de Dieu, et par conséquent celle de l'homme, de son principe, de sa fin, de sa loi, n'avaient pas fait un pas essentiel et décisif. *C'est ainsi que l'esprit humain a donné, dans l'antiquité, la mesure des forces qu'il possède pour rétablir l'intégrité de la* VÉRITÉ NATURELLE. »

D. P. Guéranger

***L'Univers*, 22 novembre 1857.**

Du Naturalisme dans la Philosophie.

(5e article. Voir les numéros des 27 septembre, 11 et 25 octobre et 8 novembre.)

Les flatteries adressées à la Philosophie séparée, l'apothéose de la raison humaine, sans égard à ses faiblesses et à son imperfection, sont les deux premiers caractères de ce système de concessions que j'ose signaler comme l'un des indices les plus marqués de l'envahissement du naturalisme dans le domaine des idées philosophiques. J'ai dit aussi que les partisans de la paix à tout prix se prêtaient volontiers à encenser les idoles auxquelles les philosophes séparés ont érigé des autels. Bornons-nous, pour le moment, à désigner l'idole de Descartes. N'est-il pas vrai que certains d'entre nous semblent faire assaut de vénération et d'enthousiasme avec les docteurs de l'éclectisme, à l'endroit du célèbre penseur qui exerça une remarquable influence au XVIIe siècle et prépara le XVIIIe. Le fétichisme, à cet endroit, est monté à tel point, qu'aux yeux de certaines personnes on est suspect de traditionalisme, du moment où l'on ne consent pas à brûler son grain d'encens devant l'idole. Descartes est devenu un Père de l'Eglise, et malheur à quiconque passe devant lui sans se découvrir et sans faire au moins une génuflexion.

Voyons un peu ce qu'il faut penser de cet engouement chez des catholiques, et si le philosophe tourangeau est en droit d'exciter à si haut point l'enthousiasme des libres penseurs et la naïve admiration des penseurs chrétiens. Il va sans dire que je n'ai nulle envie de faire de Descartes un hérétique, pas plus que de lui contester la place distinguée qu'il occupe dans l'histoire de la philosophie au XVIIe siècle. Il s'agit seulement de savoir si tout ce que nous connaissons au sujet de ce personnage célèbre est de nature à expliquer, à légitimer surtout l'affectation avec laquelle on s'est mis à le prôner parmi nous, à la grande satisfaction et édification des philosophes séparés. Il est une question que s'adresse d'abord le catholique, lorsqu'il s'agit d'un auteur auquel les adversaires de la foi prodiguent leurs éloges. Cette question est bien simple ; la voici : « L'autorité à laquelle appartiennent le droit et le devoir d'éclairer les membres de l'Eglise a-t-elle prononcé quelque chose sur l'auteur que l'on vante ? » Appliquons cette règle à Descartes, et voyons si par hasard, son nom et le titre de ses ouvrages ne seraient pas inscrits sur le catalogue des livres prohibés par le Siège apostolique.

J'ouvre le recueil des arrêts de Rome, en matière de livres, au XVIIe siècle, et j'y trouve proscrits, à la date du 20 novembre 1663, les ouvrages suivants de René Descartes : 1º Les *Méditations sur la première philosophie* ; 2º *Notes sur un programme publié en Belgique en 1647, avec ce titre* : Explication de l'âme humaine ou de l'âme raisonnable ; 3º la *Lettre au P. Dinet, provincial des Jésuites* ; 4º la *Lettre à Gisbert Voet* ; 5º les *Passions de l'âme* ; 6º les *Œuvres philosophiques*, en général. Ces livres, renfermant toute la philosophie de Descartes, sont condamnés avec la clause *donec corrigantur*. J'en conclus qu'ils renferment tous des choses répréhensibles, ou tout au moins suspectes, et j'avoue que cette découverte refroidit considérablement la sympathie et la confiance que m'avaient inspirées tant de recommandations de ces mêmes livres par les philosophes non chrétiens, et par plusieurs de nos contemporains catholiques. Je me rappelle l'extrême prudence avec laquelle Rome procède toujours dans la proscription des livres, la réserve qu'elle garde plus particulièrement encore lorsqu'il s'agit d'œuvres philosophiques publiées par un auteur qui appartient à l'Eglise catholique ; enfin, j'observe la date du décret, 20 novembre 1663, c'est-à-dire vingt-deux ans après la publication des *Méditations*, et je me dis qu'il est impossible à un catholique qui se fait un devoir d'être conséquent avec lui-même, de ne pas concevoir à l'égard de la

philosophie de Descartes certaines préventions d'autant plus irrésistibles, que les ouvrages condamnés par le décret de 1663 avec la cause *donec corrigantur,* n'ont pas été corrigés par l'auteur, qui était mort dès 1650.

Je n'ignore pas que la France de cette époque se mettait assez peu en peine des décrets de l'*Index ;* on sait d'ailleurs ce que le pays y a gagné. Aujourd'hui, grâce à la liberté de tout lire, le nombre des croyants a beaucoup diminué ; mais du moins ceux qui sont demeurés, et ceux qui sont venus chercher dans l'Eglise catholique un abri pour leur raison et pour leur cœur, professent généralement un grand respect pour les arrêts du tribunal qui exerce, au nom du Pontife romain, la police spirituelle de la presse dans le monde chrétien tout entier. Mgr l'évêque de Nîmes a donc été l'interprète des catholiques de France, lorsqu'il a dit éloquemment dans sa récente Instruction pastorale : « Toutes les sentences de l'*Index*, cette Congrégation si calomniée, présentent le même caractère, et constituent autant de services rendus à la vraie philosophie. Il n'en est pas une qui ne tombe avec le plus frappant à-propos. On dirait que le tribunal qui les prononce soit comme le trône du bon sens dans le monde, et quand il a marqué des doctrines quelconques du stigmate de sa réprobation, elles sont dévouées à périr dans l'esprit public. Quelquefois, au premier moment, on s'étonne, on s'indigne même. Mais avec le temps, ces impressions de l'irréflexion surprise ou de l'amour-propre blessé s'évanouissent, et la raison générale, tôt ou tard, finit par ratifier ce jugement, dont on n'avait pas d'abord compris toute la sagesse. »

C'est à propos des quatre propositions formulées il y a peu de temps par la Congrégation de l'*Index,* sur les rapports de la raison et de la foi, que Mgr l'Evêque de Nîmes émet ces sentiments si franchement romains sur tout l'ensemble des sentences de ce tribunal, et les plus illustres Evêques du monde catholique, un saint Charles Borromée, un saint François de Sales, un saint Alphonse de Liguori, un Charles-François d'Aviau, ont tenu le même langage. Il suit de là que le coup porté à la philosophie de Descartes par le décret de 1663 est en même temps un avertissement à tous les fidèles de se défier de ce philosophe, et de ne se pas permettre de le prôner comme le restaurateur de la pensée humaine.

Un second motif qui doit inspirer aux enfants de l'Eglise une grande réserve dans les éloges qu'ils seraient tentés d'adresser à Descartes, c'est l'ardeur avec laquelle les ennemis de la foi célèbrent son nom et ce qu'ils appellent ses services. M. l'abbé Maret, dans sa VI^{e} Leçon, constate leur enthousiasme : « Descartes, disent-ils, est le véritable émancipateur de la pensée moderne. C'est lui qui, en proclamant tous les droits de la raison, a rompu avec le passé et brisé le joug de l'autorité. Descartes a opéré dans le monde philosophique une révolution analogue à celle de Luther dans le monde religieux. L'une a proclamé l'indépendance de la conscience ; l'autre, celle de la pensée. Par l'affranchissement philosophique, il a préparé l'affranchissement politique. Descartes est le plus profond et le plus fécond des révolutionnaires. » Il est donc évident que la prophétie de Bossuet est accomplie. L'Evêque de Meaux disait le 21 mai 1687 : « Pour ne rien dissimuler, je vois non seulement en ce point de la nature et de la grâce, mais encore en beaucoup d'autres articles très importants de la religion, un grand combat se préparer contre l'Eglise, sous le nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie, et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus, la vont rendre odieuse et feront perdre à l'Eglise tout le fruit qu'elle en pouvait espérer, pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme. (*Lettre CXXXIX*.) »

Un catholique vraiment positif, et tous doivent l'être, ne peut s'empêcher de remarquer que les tristes prévisions de Bossuet se sont pleinement vérifiées ; « qu'un grand combat s'est déclaré contre l'Eglise sous le nom de la philosophie cartésienne ; » que « du sein et des principes de cette philosophie est née plus d'une hérésie ; » que « des conséquences en ont été tirées contre les dogmes

que nos pères ont tenus » ; que « ces conséquences ont fait perdre à l'Eglise tout le fruit qu'elle en pouvait espérer. » Ceci est clair comme le jour, pour quiconque s'est donné la peine d'étudier la marche des esprits en France depuis Descartes, ou simplement de lire les pages nombreuses dans lesquelles les diverses écoles de philosophes antichrétiens rapportent à ce hardi penseur et à ses travaux le point de départ de la rupture entre la raison et la foi. Le fait est positif, et j'en conclus tout naïvement qu'après tout ce que nous avons vu, lu et entendu, après tout ce que nous voyons, lisons et entendons, il est au moins étrange que des chrétiens persistent à faire chorus avec les incrédules, en exaltant Descartes et son influence.

Mais, répondront les partisans du philosophe, Bossuet dit que c'est parce que l'on a « mal entendu » les principes de la philosophie de Descartes qu'on l'a ainsi rendue « odieuse. » – J'oserai répliquer, en m'appuyant sur Mgr l'Evêque de Nîmes : la sentence de l'*Index* romain qui a interdit à tous les fidèles la lecture des écrits philosophiques de Descartes, jusqu'à ce qu'ils fussent corrigés, et ils ne l'ont jamais été, « constitue un service rendu à la vraie philosophie. » En cette occasion, comme en celle plus récente, où ce tribunal en a fini avec le traditionalisme par la publication des quatre propositions, il s'est montré « comme le trône du bon sens dans le monde ; » et l'expérience est aujourd'hui à même de « ratifier ce jugement dont on n'avait pas d'abord compris toute la sagesse. » Ne nous étonnons pas que la haute intelligence de Bossuet ait su démêler le vrai du faux dans la philosophie de Descartes, et la réduire à certains principes qui peuvent être appliqués sans danger ; ce dont il s'agit, c'est de savoir si un chrétien a droit de bénir une philosophie dont le résultat a été de consommer, dans un si grand nombre d'esprits, le divorce le plus lamentable entre l'élément naturel et le principe surnaturel. Le Saint-Siège avait averti toute l'Eglise, la peine de l'excommunication était fulminée contre les lecteurs des œuvres philosophiques de Descartes, tant qu'elles n'avaient pas subi une correction ratifiée par la même autorité qui les proscrivait ; on n'en a tenu aucun compte. Plusieurs générations chrétiennes ont puisé sans scrupule à cette source suspecte, et le résultat que chacun peut constater aujourd'hui, est que la foi de nos pères a cessé de régner sur une multitude d'intelligences.

L'Église réclame ses enfants, et la philosophie lui répond que c'est à l'application des procédés philosophiques de Descartes qu'elle doit de les avoir perdus. Nous avons aujourd'hui, dans notre société française, une « Philosophie séparée, » qui a ses docteurs, ses disciples, son influence toujours croissante, et qui forme le plus redoutable obstacle au retour des esprits cultivés vers la foi ; elle se dit fille de Descartes. Cessons donc de répéter ce nom avec complaisance ; rien ne nous oblige à l'honorer d'un culte. Quand il plut aux jansénistes de mettre leurs erreurs sous la responsabilité de saint Augustin, les catholiques ne renoncèrent pas pour cela à reconnaître dans l'Evêque d'Hippone le Docteur de la Grâce ; ils s'attachèrent à éclaircir ses véritables sentiments, et à démontrer que les nouveaux hérétiques étaient mal fondés à se prévaloir de son autorité. Mais entre Descartes et saint Augustin, la différence est grande. Saint Augustin est un Docteur de l'Eglise officiellement reconnu comme tel ; Descartes n'est qu'un philosophe dont les écrits sont notés sur l'*Index* que Rome publie à l'usage de l'Eglise universelle. On peut donc laisser Descartes à son sort, sans manquer à aucun des devoirs du chrétien, tandis qu'il ne serait pas permis de ravir à saint Augustin la gloire d'avoir été, autant qu'il est possible à la fragilité humaine, l'interprète de la doctrine révélée sur un des plus profonds mystères du christianisme.

Descartes n'a donc rien de sacré, et il serait tout simplement ridicule d'accuser de traditionalisme ceux qui ont peu de goût pour sa philosophie. Nous l'entendons proclamer de toutes parts le père du rationalisme ; il nous est donc bien permis de voir dans ce cri la justification de Rome, qui lui a imprimé une juste flétrissure, et de répéter, mais avec un tout autre accent, ce que disent chaque jour ces philosophes que l'on vante et à qui l'on rend tant d'honneurs. Quant à la personne de Descartes, à

ses intentions, elles ne sont pas en question ici. Pour ma part, je l'ai toujours cru chrétien sincère dans ses convictions. Sa portée comme philosophe ne peut non plus être douteuse pour personne ; mais il s'agit en ce moment de l'influence qu'ont obtenue ses idées, des erreurs qui se sont glissées dans sa méthode, et qui ont fait de lui un si dangereux instrument du rationalisme. Il est évident que si Descartes se fût borné à dégager la philosophie des langes d'Aristote, à réclamer les droits de l'évidence comme moyen de certitude, à approfondir l'idée de l'infini pour arriver à la notion de Dieu, les philosophes incroyants n'auraient jamais songé à l'acclamer comme leur porte-étendard. En quoi donc est-il répréhensible ? Je demanderai d'abord à M. l'abbé Maret, qui ne sera pas suspect, puisqu'il se déclare son admirateur. Après avoir protesté successivement contre ceux qui louent Descartes comme le libérateur de la raison, jusqu'alors asservie par la foi, et contre ceux qui lui reprochent d'avoir servi la cause de l'incrédulité, il expose avec bienveillance la méthode cartésienne et s'applique à la justifier. Mais en terminant sa Leçon, M. l'abbé Maret sent le besoin d'ajouter quelques critiques aux éloges qu'il a cru devoir adresser au philosophe. Il convient que sa philosophie « offre des lacunes regrettables. » Entrant dans le détail, quoique avec une réserve excessive, M. l'abbé Maret formule les reproches suivants :

« L'impossibilité de douter, ou l'évidence immédiate, s'étendant à plus de choses qu'à l'existence de la pensée, on peut dire que la base de la philosophie cartésienne, quoique très solide, est peut-être trop étroite. » C'est avouer, ce semble, que Descartes s'est complètement fourvoyé, puisque d'un côté sa base, toute solide qu'elle est, n'est pas assez large pour recevoir l'édifice qu'elle doit porter, et que de l'autre, le philosophe n'ayant pour point d'appui que le *moi* individuel, s'est trouvé réduit aux minces proportions que ce *moi* pouvait offrir. Du moment que l'on accorde à un homme de faire le vide complet dans son intelligence, pour arriver ensuite, sans réminiscence et sans secours extérieur, à la vérité et à la certitude, je ne vois pas trop qu'on puisse le blâmer de prendre pour unique point de départ l'existence de sa pensée. Il vaut bien mieux conclure qu'un tel doute est contre nature et prête à toutes les illusions ; mais alors c'en est fait de la théorie tout entière.

« Il faut reconnaître aussi, ajoute M. l'abbé Maret, que l'élément de croyance naturelle ne joue presque aucun rôle dans l'analyse cartésienne, et cependant il a sa juste part dans la connaissance humaine. » C'est convenir, en termes équivalents, que l'homme de Descartes n'est pas l'homme de la nature, que toutes nos connaissances ne procèdent pas de l'évidence, que nous arrivons aussi à la certitude par la voie de la croyance. Alors pourquoi s'extasier devant le philosophe qui tronque la nature humaine pour la refaire à son gré ? La religion et la société reposent sur des faits, ces faits se certifient par le témoignage ; or, la certitude par voie de témoignage n'a nullement pour base l'évidence rationnelle. Les ennemis de la foi chrétienne s'en souviendront ; et au moyen du scepticisme historique auquel Descartes n'a pu parer, ils battront en brèche la société et la religion.

« Enfin, dit encore M. l'abbé Maret, quoique l'évidence cartésienne ne soit que la lumière de la vérité universelle, elle revêt trop, chez Descartes, les apparences et les allures d'un fait individuel, et son caractère nécessaire et universel n'y ressort pas assez. » Le reproche est très fondé, assurément ; mais il n'est pas juste, si l'on admet la légitimité et la possibilité du doute méthodique, tel que Descartes l'a rêvé. Comment l'évidence du philosophe pourrait-elle être la lumière de la vérité universelle, comment pourrait-elle être autre chose qu'un fait individuel, dans l'état d'isolement contre nature auquel il s'est réduit ? Il a fait le premier ce qu'ont fait après lui Kant, Fichte, Schelling, Hegel, avec cette différence qu'ils n'ont pu s'élever au delà du subjectif, tandis que Descartes, avec plus ou moins de logique, est monté à l'objectif. Encore faut-il ajouter, de l'avis même de M. l'abbé Maret, dont il faut reconnaître ici l'entière bonne foi, qui forme, du reste, l'un des caractères de son livre, que « à part *peut-être* l'idée de l'infini, Descartes avait considéré les

idées plutôt comme subjectives que comme objectives, plutôt comme des modifications, des manières d'être, des actes de l'esprit, que comme existant hors de lui. » (VII[e] *Leçon*.)

M. l'abbé Maret termine la série des restrictions qu'il a cru devoir apporter aux éloges prodigués par lui à Descartes, en disant : « Il y a là plus d'une lacune, il y a un danger réel, aperçu et signalé par le grand sens de Bossuet. L'abus est facile. Ces lacunes, ces dangers, ont amené des jugements sévères contre la philosophie cartésienne, mais qui n'ont jamais voulu atteindre ce qu'il y a en elle de vrai et d'éternel. » Ainsi, notre auteur convient du *danger*, de l'*abus facile* ; c'est beaucoup pour la décharge de ceux qui font peser sur Descartes la responsabilité du mouvement rationaliste qui l'a pris pour patron. Quant à ce que la philosophie cartésienne renferme « de vrai et d'éternel, » M. l'abbé Maret veut parler sans doute du fruit que Bossuet en attendait « pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme. » Personne n'a l'intention d'attaquer ce que Descartes a pu écrire d'utile sur ces points ; mais il importe d'observer que ce n'est pas par ces côtés que ce philosophe a obtenu tant d'importance dans le camp rationaliste. Ce que l'on vante chez lui, c'est d'avoir préparé le divorce de la foi et de la raison, d'avoir mis d'un côté sa conviction chrétienne, sans l'abandonner cependant, et d'avoir de l'autre opéré philosophiquement, avec le seul rapport de l'évidence rationnelle. M. l'abbé Maret nous a montré combien ce dernier procédé était imparfait et insuffisant ; mais un tel spectacle ne pouvait être stérile. Il était donné dans un siècle puissant par la pensée, mais aussi dans un siècle au fond duquel se remuaient des éléments terribles. Le jansénisme fut un essai des forces du rationalisme, malgré les apparences contraires ; peu le comprirent alors. Au XVIII[e] siècle, plus d'un de ses partisans s'alla perdre dans le philosophisme, et aujourd'hui, il n'est pas un incrédule qui ne professe un culte pour Port-Royal. Le génie de Bossuet ne sut pas saisir cette relation que les faits ont révélée ; mais il voyait plus loin encore lorsque, dans ce siècle qui conservait tous les dehors de la foi, effrayé des tendances de ceux qu'on appelait alors les esprits forts, il prédit que « l'athéisme serait la dernière des hérésies. »

Le R. P. Gratry (*Connaissance de Dieu*, ch. VI, § VII) a parfaitement caractérisé l'influence de Descartes, lorsqu'il a dit de lui : « Comme son doute méthodique, cette rigoureuse séparation de l'ordre purement rationnel fut, de sa part, une manœuvre dans ce grand combat que livre l'esprit de vérité aux ténèbres toujours renaissantes du doute, de l'ignorance, de l'incrédulité ; il essaya d'opposer à l'ennemi la raison seule... Eh bien ! disait Descartes, détruisez ce temple, et on le rebâtira ; renversez tout, et on relèvera tout. Quand tout sera par terre, en sera-t-il moins vrai que nous pensons et que nous sommes ? Or, avec cette seule vérité on relève les autres. L'ordre entier des vérités rationnelles se rétablit, la raison tout entière est restaurée, et la saine raison relevée, retrouve bientôt les grandes bases de la foi, et se soumet à l'ordre entier des vérités divines. »

Après avoir signalé le grave inconvénient que la méthode de Descartes produisit jusque dans la théologie de nos écoles, où l'on tendit à se dégager, par haine, disait-on, de la scolastique, de l'élément philosophique qui, depuis l'âge des Pères, avait pénétré l'enseignement supérieur du dogme chrétien, pour y substituer l'élément exclusif de la *positive*, au lieu de marier ensemble ces deux forces, le R. P. Gratry continue : « Ainsi, sous prétexte de cartésianisme, ceux qui se piquaient de philosophie se cantonnaient dans leur raison et dans leurs idées claires, et de là jugeaient tout, l'autorité, la tradition, la foi. Mais d'un autre côté, les théologiens, abandonnant les preuves et les raisons philosophiques, et prenant la chose de plus haut, comme dit Régis, la théologie devenait de plus en plus obscure aux yeux surtout de ceux qui ne voulaient que la clarté... Nous en avons les conséquences depuis un siècle. Le XVIII[e] siècle, voyant la foi et la raison marcher séparément, se jette entre les deux, les isole, et ruine la foi au nom de la raison. Cela fait, l'ennemi se tourne contre la raison même ; et, on le sait, la philosophie a été immédiatement ruinée par contre-coup, puisqu'il est manifeste que ce que l'on nomme la philosophie du XVIII[e] siècle n'est autre chose que l'absence

même et l'ignorance de toute philosophie. Et que dire des dernières conséquences de cette grande déroute, qui sont la négation formelle et radicale de la raison dans toutes ses données, la destruction préméditée et avouée de la logique dans ses lois nécessaires ! »

Il est bien permis sans doute, de se demander comment une telle ruine s'est opérée, par quelle voie nous y sommes arrivés, quelle est la main qui a parqué ainsi la foi d'un côté et la raison de l'autre. Les rationalistes nous jettent le nom de Descartes comme exprimant la *sécularisation* de la raison, et l'on voudrait que la philosophie de cet homme ne nous fût pas « odieuse, » selon l'expression dont s'est servi Bossuet ! Nous ne jugeons pas sa personne, nous ne contestons pas son génie, mais lorsque nous venons à considérer l'extinction complète de la foi dans un si grand nombre d'intelligences, son affaiblissement dans tant d'autres, nous regrettons les louanges que nous entendons donner à l'homme qui fut pour la France le point de départ de la désorganisation religieuse et sociale. Les faits parlent assez haut, et l'on peut dire, en un sens, que le mal est plus grand en deçà du Rhin qu'au-delà. Sans doute, la philosophie allemande en est venue, par son isolement de toute foi, jusqu'à la négation de la raison, jusqu'à la destruction avouée et préméditée de la logique dans ses lois nécessaires ; mais un tel poste n'est pas tenable longtemps ; le cri de la nature, la vie réelle, arracheront tôt ou tard les esprits de cette voie qui conduit droit à la stupidité. Schelling déjà a montré par son exemple comment une intelligence qui se sent suffoquée peut remonter vers la croyance pour ne pas mourir. Il en est autrement chez nous, grâce à l'habile procédé de l'éclectisme. La philosophie séparée a su se créer, par ses plagiats, un symbole tant soit peu flottant, mais encore assez riche ; elle a arrondi son petit domaine, et elle y vit côte à côte avec le christianisme. Au fond, elle ne tient qu'à un seul point, la séparation de fait des deux ordres de foi et de raison. Cela une fois bien compris, elle se permettra même, en bonne voisine, d'aimables visites à son *immortelle sœur* ; les égards seront à souhait, et plus d'un chrétien s'y laissera prendre.

Au fond, comment pourrait-il en être autrement ? Est-ce que les philosophes séparés ne publient pas des collections ascétiques, dans lesquelles on trouve saint François de Sales à côté de Nicole ? Est-ce que leur journal officiel manque l'occasion de donner une notice, en style recueilli, sur la vie, les vertus, et la mort de telle sainte dame, sans oublier les édifiants détails de l'administration des derniers sacrements ? Solidement établis sur le terrain de la philosophie, ils contemplent de là les chrétiens, et souvent avec une certaine bienveillance. Ils trouvent tout simple que Dieu récompense la foi et les pratiques chrétiennes par une félicité éternelle ; mais ils pensent, en même temps, qu'il ne peut pas avoir préparé l'enfer à l'honnête homme qui ne croit pas pouvoir ou devoir être chrétien. Ayant à choisir, croient-ils, entre le bonheur surnaturel, prix de la foi, et le bonheur naturel, prix de la vertu morale et de la conscience formée par la raison, ils n'ambitionnent pas le premier ; car il a trop de chances défavorables, à raison de la fragilité humaine ; ils prennent un parti plus modeste, mais plus sûr, et ils s'en contentent. Que si, par hasard, ils se trompaient, n'entendent-ils pas répéter qu'en toute situation, pourvu qu'il y ait bonne foi, on a des chances de salut ; et d'ailleurs, la considération dont ils jouissent comme philosophes, aux yeux de certains chrétiens, ne leur est-elle pas une garantie de sécurité ? Qui jamais leur a dit en face que toutes les chances de salut sont anéanties par l'apostasie de la foi ? On recueille leurs moindres paroles, on est à la piste de chacune de leurs éditions, pour y voir poindre l'aurore de la glorieuse alliance que l'on attend et que l'on espère. Oh ! assurément, le Royaume de Dieu est loin de ces hommes que l'on adule ainsi ; il est loin de la génération qui les suit ; car les rapprochements journaliers, les admirations réciproques ne font que constater la séparation, en enlevant ces heureuses aspérités par lesquelles une guerre salutaire pourrait renaître. Qui a créé cet état ? La disjonction des deux ordres : naturel et surnaturel, dans la vie de l'homme. Descartes l'a inaugurée dans la pensée humaine ; il en a fait une méthode ; cette méthode n'était à ses yeux qu'une fiction dont il n'apercevait pas même l'imperfection et le

danger. En vain Rome a parlé pour tous les chrétiens, les avertissant qu'il y avait là du péril. On ne l'a pas écoutée, et la philosophie non chrétienne et apostate a fini par inaugurer tranquillement son règne, en inscrivant sur le fronton de son école : *A Descartes, émancipateur de la pensée moderne*.

D. P. Guéranger.

***L'Univers*, 2 janvier 1858.**

Du Naturalisme dans la Philosophie.

6e article.

(Voir les numéros des 27 septembre, 11 et 25 octobre, 8 et 22 novembre.)

Dans un précédent article, nous avons montré comment le rationalisme français se déclarait hautement fils de Descartes et de sa méthode. Après avoir mis à couvert la personne et les intentions du philosophe tourangeau, nous avons rappelé les décrets de la congrégation de l'*Index* qui dénoncent et proscrivent ses ouvrages, *donec corrigantur*, et les inquiétudes de Bossuet sur l'influence pernicieuse qu'ils devaient bientôt exercer ; enfin, nous avons reconnu, avec M. l'abbé Maret, les côtés défectueux et répréhensibles que, indépendamment de l'abus qui devait en être fait, la méthode de Descartes présente déjà par elle-même. La philosophie séparée proclame ce célèbre penseur comme le premier auteur de son existence ; la généalogie est aisée à suivre, et l'histoire impartiale l'enregistrera. J'en ai conclu, et je maintiens cette conclusion, que Descartes étant devenu l'idole des rationalistes, et ayant encouru ce triste honneur par l'intempérance de sa pensée, autant que par l'affection des incrédules à se prévaloir de tout ce qui peut servir leurs desseins, les catholiques ont parfaitement le droit de lui tourner le dos, et de refuser leurs hommages à celui devant lequel les ennemis de leur foi font fumer les nuages de leur encens. Après tout, Descartes n'est pas un Père de l'Église ; le siècle qu'il a illustré n'en produisait plus, et les décrets de l'*Index* sont là, depuis deux siècles, pour avertir les chrétiens de ne considérer qu'avec défiance l'auteur qu'ils ont noté. Les ouvrages philosophiques de Descartes sont proscrits, il est vrai, avec la clause *donec corrigantur* ; mais la correction ne leur a jamais été appliquée, et ceux qui les prônent avec tant d'enthousiasme me permettront bien de leur rappeler que la 66e proposition condamnée par Alexandre VII, le 18 mars 1666, est ainsi conçue « *Libri prohibiti donec expurgentur possunt retineri, usquedum adhibita diligentia corrigantur*. » Si l'on eût eu égard, en France, à cette condamnation, j'ai la simplicité de croire que le char du rationalisme eût marché moins vite.

Il eût été à souhaiter que tous ceux de nos compatriotes qui ont cherché à se faire une philosophie à l'aide de Descartes se fussent rendus compte, avec autant de sagacité que l'a fait M. l'abbé Maret, des dangereuses tendances de ce philosophe. Le savant professeur les a signalées avec une grande précision, et non sans courage, puisqu'il s'était imposé de faire l'éloge de Descartes dans le même chapitre. Ces remarques formulaient toute ma pensée ; je me suis permis de les adopter, et je doute que l'on puisse les entamer sérieusement. Mais ce n'est pas seulement en cet endroit de son livre que M. l'abbé Maret a fait preuve de ce tact philosophique dont il est doué. La discussion sur le traditionalisme, qui fait l'objet de sa XIVe Leçon, mérite d'être placée en tête de tout ce que l'on a écrit de plus fort et de plus lumineux sur cette difficile et importante question. M. l'abbé Maret l'a embrassée dans toute son étendue, il l'a suivie dans ses diverses transformations. Non content de l'étudier au point de vue philosophique, il l'a éclairée du flambeau d'une théologie exacte ; et il a su joindre à la force des raisons une parfaite convenance à l'égard des adversaires. A mon faible avis, cet excellent résumé de toute la controverse serait de nature à clore toute discussion, et l'on voit que l'auteur, en l'écrivant, a eu les yeux fixés sur le beau décret du Concile d'Amiens.

La controverse sur le traditionalisme, malgré de regrettables imprudences, a produit un bien réel, en forçant certains esprits éblouis par de fausses lueurs à se rendre compte de la voie dangereuse où ils s'avançaient imprudemment ; et quant aux doctrines, qui importent plus encore que les personnes, on ne peut que se féliciter de les voir réduites à la précision, et ramenées soi à l'erreur qu'il faut abjurer, soit à la vérité, dont on ne peut se séparer sous aucun prétexte. Dès qu'il est

question des rapports de la foi et de la raison, du naturel et du surnaturel, rien n'est indifférent. Dans ces régions, on marche constamment entre deux erreurs opposées, et pour peu que l'on soit dépourvu du secours d'une saine théologie, on court risque constamment de verser à droite ou à gauche. Le système traditionaliste n'a eu d'autre source que l'oubli ou l'ignorance du traité *de fide* ; on parlait de la foi, on spéculait sur l'acte de foi, sans en avoir une définition précise, sans en avoir jamais fait ce que les théologiens appellent l'analyse. La question fondamentale du christianisme, je veux dire le rapport de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, avait été perdue de vue ; de là tant de courses à l'aventure, tant d'excursions malheureuses dans le champ de l'erreur, que l'on prenait pour celui de la vérité. L'absence de définitions précises avait mis en circulation une foule de termes équivoques, et l'on ne se serait jamais entendu, si le jour de l'explication n'avait enfin lui. Le décret du Concile d'Amiens, revenu de Rome examiné et approuvé, dut faire une salutaire impression sur une école peu nombreuse et composée d'hommes de bonne foi, désireux avant tout de l'orthodoxie ; la publication des quatre propositions envoyées par la Congrégation de l'*Index* a achevé d'éclairer ceux que le décret d'Amiens n'avait fait qu'ébranler. Il est permis d'espérer que bientôt le traditionalisme ne sera plus qu'un incident passager dans l'histoire des doctrines de notre siècle.

Mais si le traditionalisme est au moment d'achever sa carrière, le naturalisme, qui est vieux comme l'orgueil humain et impérissable comme lui, ne cessera jamais de s'élever contre la foi, et c'est pour cela même qu'il importe de veiller en ce moment sur les tendances des écrivains que leur zèle contre le traditionalisme semblerait entraîner au-delà du but. Si l'ignorance de la vraie théologie a pu produire, à leur insu, jusqu'au baïanisme des hommes jaloux des droits de la foi, on ne doit pas être étonné que la même ignorance puisse en pousser d'autres, pareillement à leur insu, vers l'abîme du rationalisme. Il faut même convenir que le péril est beaucoup plus grand de ce côté ; car la route est plus battue. On dirait, à entendre certains, que la raison humaine était en péril dans le monde entier, parce qu'il existait naguère une école assez peu fournie et très divisée d'ailleurs, dans laquelle on exagérait déraisonnablement le domaine de la foi, et on déprimait injustement les prérogatives que Dieu a octroyées à notre intelligence. Il en est parmi nous qui ne peuvent plus parler de la raison sans y joindre une prostration, ni de la philosophie sans lui offrir une amende honorable. C'est trop ; la raison est restée ce qu'elle était avant le traditionalisme, et la philosophie séparée est aujourd'hui le plus dangereux ennemi du christianisme.

Entendons-nous bien. En proclamant que la raison, indépendamment de la foi, a sa valeur propre qui lui vient de Dieu créateur et illuminateur, il ne faut pas perdre de vue cet autre fait, que notre raison se trouve en partie obscurcie par les suites du péché d'origine. En exaltant la dignité de la nature humaine, nous ne devons pas omettre de dire qu'elle ne nous a pas été transmise dans son intégrité, ni quant à l'esprit, ni quant au corps, par notre premier père. En faisant ressortir les conséquences irrationnelles du système qui prétendrait que la pensée est tellement dépendante de la parole dans l'homme que si Dieu n'eût parlé physiquement à l'homme, celui-ci n'eût jamais pensé, nous n'en devons pas moins professer hautement que le langage n'est pas d'invention humaine, mais que Dieu a créé l'homme pensant et parlant. En exposant les avantages que la révélation procure à l'homme dans l'ordre surnaturel, nous ne devons pas manquer d'annoncer au philosophe qui se dispose à embrasser la foi, que le bienfait de cette foi s'exercera jusque sur sa raison dont elle viendra réparer les ruines, étayer les côtés faibles, compléter et perfectionner les forces naturelles. En répétant cette vérité, que la raison précède la foi dans l'infidèle qui prépare sa conversion, il faut ajouter qu'il n'en est pas ainsi chez l'enfant que l'on baptise avant le réveil de l'intelligence ; que chez cet enfant la foi infuse en l'âme par le baptême précède la raison, et qu'il ne sera pas libre, à l'âge adulte, de renoncer à cette foi qui a pris possession de lui et l'a si heureusement élevé à l'ordre surnaturel. En garantissant au philosophe qui prépare son entrée dans l'Eglise le libre exercice du

procédé rationnel désigné sous le nom de *doute méthodique*, il est indispensable de lui rappeler que ce doute ne pourra jamais s'exercer sur l'ensemble ni le détail des vérités transmises par la foi à l'égard desquels l'esprit ne peut suspendre un seul instant sa pleine et ferme adhésion, sans retomber pour ce moment dans l'infidélité, qui est le plus grand des péchés pour le chrétien. En relevant, comme il est juste, l'harmonie parfaite de la foi et de la raison qui, procédant d'un même auteur, ne peuvent jamais être en contradiction essentielle, on devra ajouter que la certitude de foi dépasse intrinsèquement celle de raison, que la foi est reine, tandis que la raison, en présence de la foi, n'est que servante docile et soumise. En promettant au philosophe qui s'avance vers l'Eglise l'intelligence des deux ordres naturel et surnaturel, une effusion de lumière supérieure à tout ce que la raison de tous les sages réunis pourrait jamais atteindre, il sera nécessaire d'ajouter que cette illumination est postérieure à l'adhésion totale de la raison à la foi, en un mot qu'il faut déjà être enfant de l'Eglise pour en jouir. En faisant remarquer au philosophe séparé que s'il est aujourd'hui à même de mettre en avant de si nobles théories sur l'essence divine, sur la Trinité même, sur le vrai, le beau et le bien, sur le devoir, c'est qu'il les trouve toutes préparées, résumées, éclairées, dans les livres des docteurs chrétiens qui les ont formulées dans la plénitude de la lumière de la foi ; il est nécessaire de lui dire que quand bien même il arriverait à répéter ainsi le symbole chrétien en son entier, la lumière qu'il y puiserait ne le sauverait pas, tant qu'il n'aurait pas consenti à s'incliner sous le joug de la foi par laquelle seules ces vérités doivent entrer dans l'intelligence, avec cette certitude surnaturelle que donne seule l'autorité de Dieu qui révèle. En déclarant que l'étude rationnelle, chez l'adulte, est le moyen par lequel se produit la certitude du fait de la révélation, on n'oubliera pas d'ajouter que la foi étant une vertu, regarde plus encore la volonté que l'intelligence, en sorte que pour croire d'une manière méritoire, la liberté ne doit pas être entraînée irrésistiblement, comme elle le serait par l'évidence rationnelle. En réunissant pour la conversion d'un philosophe tout cet ensemble merveilleux d'arguments empruntés aux faits de l'histoire, aux conditions de la nature humaine, à l'observation, à l'expérience, à l'analyse et à la synthèse ; ensemble que la bonté de Dieu a formé autour de la vérité chrétienne, pour amener l'homme par toutes les voies à l'adhésion de la foi d'où dépend son salut, il ne faut pas oublier non plus que toute cette démonstration demeure inefficace, tant que le philosophe n'a pas accompli, avec le concours de la grâce, l'acte d'humilité qui donne entrée à la foi dans son intelligence. En constatant les sublimes développements auxquels le génie fécondé par la foi s'est élevé chez les docteurs chrétiens, on doit tenir essentiellement à proclamer que dans ces puissantes intelligences, un saint Augustin, un saint Anselme, un saint Thomas, l'acte de foi qui enlevait si haut leur génie, n'était pas d'une autre nature que celui qu'émet, dans la simplicité de son cœur, le plus humble fidèle dans l'Eglise. En établissant cette vérité fondamentale que l'adhésion à la révélation ne doit être ni une légèreté d'esprit, ni une fantaisie d'enthousiasme, mais bien un acte rationnel sérieux et proportionné aux conséquences qu'il doit amener, il est indispensable de reconnaître aussi que cette adhésion doit reposer sur la certitude morale qui, dans l'espèce, résulte du fait divin apprécié et reconnu par la raison comme garantie de l'existence de la révélation ; que cette adhésion une fois émise sur un fondement certain amène à sa suite la foi pleine, tranquille et obligatoire pour toujours, en sorte que les études subséquentes n'ont pour objet que de l'éclairer davantage, et non de la suspendre pour lui donner une autre base.

Que l'on demande maintenant pourquoi les philosophes, entourés qu'ils sont de tant de secours qui pourraient aisément aboutir pour eux à la foi, ne se convertissent pas ; la réponse est facile. La voici : c'est que personne ne croira, à moins que préalablement il n'ait voulu croire. Cette loi fondamentale de l'initiation chrétienne est le niveau sous lequel il faut que tous passent, savants ou ignorants. Dieu exige cet hommage ; autrement il ne communique pas la foi, ce précieux don sans lequel l'homme ne peut être agréable à la divinité. (*Hæbr.*, XI, 6.) Nous avons dans l'Evangile

l'analyse de l'acte de foi ; elle nous expliquera comment il se fait que tels ou tels ne croient pas. Jésus-Christ vient de guérir l'aveugle-né. Cet homme, tout grossier qu'il est, n'est point dépourvu de cette logique naturelle que Dieu a établie lui-même comme une des conditions de l'intelligence de chacun de nous. Voici donc son raisonnement relativement au fait divin dont il a été l'objet : « Cet homme que l'on appelle Jésus, dit-il, a fait un peu de boue, il en a oint mes yeux ; il m'a dit d'aller me laver à la fontaine de Siloé ; j'y suis allé, je m'y suis lavé, et maintenant je vois. Or, nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs, mais seulement ceux qui l'honorent et qui font sa volonté. D'autre part, on n'a jamais entendu dire qu'un homme ait ouvert à volonté les yeux d'un aveugle-né ; si donc Jésus n'était pas de Dieu, il n'aurait pu opérer ceci. » On ne saurait mieux constater le fait divin et en analyser la portée ; et nous devons reconnaître dans notre aveugle le modèle de tous les convertis à la foi, quant aux dispositions qui en précèdent l'acte formel. On voit ici la droiture la plus complète dans l'usage de la logique naturelle, sans aucune trace de crainte sur les conséquences que le fait miraculeux peut entraîner pour la raison. Cependant, notre aveugle n'est pas encore parvenu à l'acte de foi ; mais pour cela, il ne manque plus qu'une chose ; c'est que l'objet de la foi lui soit intimé. Une parole de lui va nous révéler le secret de sa conversion à la foi chrétienne. Peu après sa guérison, Jésus le rencontre et lui dit « Crois-tu au Fils de Dieu ? » – « Quel est-il, Seigneur, répond l'aveugle, afin que je croie en lui ? » Parole immortelle qui éclaire de ses rayons toute la doctrine chrétienne sur la foi. Celui-là est en voie de croire, qui dit à Dieu : « Seigneur, à qui faut-il que je croie ? » Dieu n'a jamais manqué de répondre à cette prière, et si beaucoup s'agitent et n'arrivent pas au terme, c'est qu'ils n'ont pas l'abnégation de notre aveugle. Jésus donc lui répond : « C'est celui que tu vois, celui-là même qui te parle. » – « Seigneur, je crois, reprend l'aveugle, et, se prosternant, il l'adora. (*Johan*. IX.) » Y a-t-il rien de plus éloquent et de plus saisissant ? N'assiste-t-on pas, dans ce récit, à la naissance, au développement, à la consommation de la foi dans l'âme humaine ? Mais aussi, comme on s'y sent loin de ces illusions de plusieurs d'entre nous, qui s'imaginent qu'ils pourront amener de plein-pied les philosophes à la foi, en raisonnant avec eux, en réfutant leurs erreurs, en relevant leurs contradictions, en essayant de leur montrer que la vérité, dont une simple lueur les attire, existe en toute sa plénitude dans le christianisme ! Tous ces travaux sont utiles, nécessaires même, ils peuvent servir de préparation ; mais sachez-le bien, votre philosophe n'arrivera à la conversion que le jour où, se renonçant lui-même, il dira à Dieu : « Seigneur, je suis prêt à tout devant votre souveraine vérité ; à quoi faut-il que je croie ? » Tant que vous n'apercevrez pas cette disposition dans votre philosophe, ne comptez sur rien, quelque concession que l'on vous fasse ; le Royaume de Dieu est loin encore.

Oui, la foi est de la volonté, puisqu'elle est une vertu, l'indispensable et premier pas de l'homme en marche vers Dieu. Il ne s'agit pas ici de la vérité mathématique qui s'impose à la raison ; pour croire, il faut avant tout vouloir croire. L'homme qui se refuse à l'évidence mathématique donne lieu de penser que ses facultés mentales sont altérées ; mais l'homme qui repousse la foi garde l'usage de sa raison, et ses semblables, pas plus que lui-même, n'aperçoivent en elle les traces d'une défaillance. Dieu l'appelait en haut, il a voulu rester en bas ; hors de là, rien n'est changé ; seulement, il est dans la mort ; car Dieu, qui voulait nous élever jusqu'à lui, a voulu que la vie pour nous fût dans la foi, mais à la condition que nous voudrions croire. C'est ce que le Siège Apostolique nous a enseigné par l'organe du grand Innocent XI, lorsqu'il a proscrit, le 2 mars 1679, cette proposition : « Il n'est pas au pouvoir de la volonté de faire que l'assentiment de la foi soit en lui-même plus ferme que ne le comporte le poids des raisons qui déterminent cet assentiment. *Voluntas non potest efficere ut assensus fidei in seipso sit magis firmus, quam mereatur pondus rationum ad assensum impellentium*. » D'où il suit, en prenant la contradictoire de cette proposition, que le poids des motifs de crédibilité peut faire sentir l'évidence morale à notre esprit, en faveur des dogmes dont ils

certifient la révélation ; mais qu'il appartient à la volonté seule, par son adhésion libre et ferme et le concours de la grâce, d'élever notre connaissance de ces mêmes dogmes à une certitude supérieure et véritablement divine. Il suit de là encore, et malheureusement aussi de l'expérience, que l'homme qui possède la foi peut la perdre, qu'il peut déchoir de cette certitude divine qui était en lui par son adhésion à la foi, que sa volonté par laquelle il s'était élevé au-dessus de la raison peut redescendre au niveau de cette raison. C'est le plus grand des malheurs, et il arrive trop souvent encore. Concluons donc de tout ceci que c'est une illusion de croire que l'on tient la conversion d'un philosophe dans quelque savant mémoire composée *ad hoc*, comme s'il s'agissait d'obtenir une adhésion scientifique qui ne procéderait que de l'intelligence. Suivons l'incrédule sur tous les terrains où il s'arrête, montrons-lui que la vérité révélée se dégage de toutes les objections et perce tous les nuages dont on veut l'obscurcir ; faisons tout pour l'esprit ; mais n'attendons la conversion que de la volonté. C'était bien là aussi l'erreur du traditionalisme, de faire de la foi une loi de l'intelligence, au lieu d'une vertu ; en sorte que l'on devait être chrétien par cela seul que l'on était homme doué de raison. Ceux-là partageraient cette dangereuse illusion qui se flatteraient de tenir la conversion d'un incrédule au bout d'une dissertation ou d'une discussion.

La philosophie séparée traite d'empirisme la doctrine de l'Eglise sur l'acte de foi ; on le comprend, puisque l'ordre surnaturel n'existe pas pour elle. Quant à nous chrétiens, qui admettons l'existence de cet ordre supérieur auquel Dieu nous convie, et qu'il a rendu certain par tous les moyens propres à former la conviction dans l'homme raisonnable, nous ne voyons rien de surprenant à ce que Dieu nous tende la main pour nous élever jusqu'à lui, et à ce qu'il s'adresse à notre volonté, puisque la foi doit être pour nous un sujet de mérite. La dernière phase du traditionalisme ne devait pas non plus s'accomplir sans que la philosophie séparée ne dît aussi son mot, et cette démonstration a été l'occasion, entre autres, d'un curieux épanchement dont il importe de garder le souvenir. Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1857, M. Charles de Rémusat, à propos des deux ouvrages du P. Chastel, *Valeur de la Raison humaine*, et de M. l'abbé Maret, *Philosophie et Religion*, témoigne une agréable surprise de voir un Jésuite défendre les droits de la raison. Il étale avec complaisance le nom du père Perrone ; il insiste sur celui du P. Liberatore, examinateur et approbateur du livre du P. Chastel ; « que ce nom (Liberatore), ajoute-t-il, soit d'un heureux présage ! » Plus loin, il s'extasie comme sur une merveille d'entendre le P. Chastel blâmer ceux qui diraient que « la raison ne doit avoir aucune part dans la conversion, et qu'il faut embrasser la foi sans motifs, et s'y abandonner aveuglément. » Quels faits avaient donc pu donner à croire à M. Charles de Rémusat que la Compagnie de Jésus aurait jamais été hostile au droit de la raison ? Ignore-t-il jusqu'au nom des illustres philosophes qu'elle a produits à toutes les époques ? A-t-il perdu le souvenir des combats généreux qu'elle a soutenus contre l'école de Pascal, contre ce Port-Royal pour lequel la philosophie séparée entretient un culte si fervent, et qui cependant avait posé des principes qui auraient été la mort de toute philosophie ? Le traditionalisme poussé à ses conséquences n'arrive-t-il pas au baïanisme ? et qui n'a entendu les déclamations que les Jésuites se sont attirées pour avoir été constamment les infatigables adversaires de l'école de Baïus ? Quel corps, dans l'Église, a jamais autant fait que la Compagnie de Jésus pour le maintien des saines doctrines sur l'ordre de nature, sur les droits de la raison ? En vérité, les étonnements de M. de Rémusat ont de quoi étonner ceux de ses lecteurs qui, par hasard, seraient un peu au fait des controverses qui ont eu lieu dans l'Eglise depuis deux siècles et demi.

Mais ce n'est pas sur les Jésuites seulement que M. de Rémusat aurait besoin de rectifier un peu ses idées ; voici ce qu'il ne craint pas d'articuler à propos de l'ouvrage de M. Maret :

« Son dernier livre se compose de vingt-quatre de ses leçons rédigées avec réflexion, et il serait à souhaiter qu'elles eussent été entendue, non seulement de tous les étudiants en théologie, mais des

supérieurs de bien des séminaires. » Ainsi, un grand nombre de nos séminaires auraient à leur tête des supérieurs appartenant à l'école traditionaliste ! Où M. de Rémusat a-t-il pris ce renseignement ? Il ne le dit pas, et je crois pour ma part qu'il serait assez en peine de citer un seul nom propre. Ce ne sont pas sans doute les respectables congrégations qui occupent la plupart de nos séminaires que M. de Rémusat a en vue ; leurs doctrines sont assez connues. Le moindre nombre de ces écoles est occupé par des prêtres séculiers, choisis par leurs évêques ; M. de Rémusat possède-t-il des renseignements qui lui permettent de faire peser sur ces prélats la responsabilité qu'il leur attribue ? disons-le rondement ; son assertion est fausse, et M. Maret n'accepte pas le compliment que l'illustre académicien lui inflige. Mais il y a une raison à cette méprise. Je le disais plus haut, des imprudences ont été commises. On a fait un tel bruit du traditionalisme durant quelques années, que les philosophes séparés en ont dû conclure que l'Eglise, en France, était devenue traditionaliste, et comme ils lui portent un si grand intérêt, ils s'en sont émus. Mais qu'ils se rassurent ; le traditionalisme était assez peu répandu, et à l'époque où M. Maret a publié son livre, c'est-à-dire en 1856, il est assez douteux qu'il comptât dans ses rangs un seul supérieur de séminaire.

Tout ce qui précède peut, jusqu'à un certain point, être mis sur le compte de la légèreté d'un homme du monde, mais la tirade qui fait suite offre une triste preuve de l'hostilité concentrée, mais implacable, que la philosophie séparée conserve à l'Eglise. Je ne sache rien de plus propre à détromper ceux d'entre nous qui ont conçu des espérances sur cette école et qui ne craignent pas de la prôner et de la flatter. Il s'agit de Rome qui, comme l'on sait, est intervenue dans la controverse traditionaliste, en envoyant à souscrire quatre propositions qui devaient servir de règles en ces questions. Ces propositions ont pour objet de relever la raison humaine de l'abaissement dans lequel plusieurs voulaient la tenir ; ne semble-t-il pas que, du moins dans une telle démarche, Rome devait trouver grâce auprès de M. de Rémusat ? écoutez son incroyable appréciation d'un fait qu'on aurait cru digne de toutes ses sympathies. Après avoir parlé des « conciles assez obscurs que nos provinces des Gaules ont tenus il y a quelques années, » et qui ont dans leurs décrets proclamé les principes opposés au traditionalisme, M. de Rémusat ajoute : « Enfin, le Souverain Pontife a tenu un semblable langage. La cour de Rome, en effet, dans tout ce qui touche par trop directement son autorité, incline à la modération. Elle est politique, c'est-à-dire qu'elle est sensée. Or, maintenant, ses droits sont amplement reconnus. Elle a obtenu et elle obtient chaque jour des églises nationales beaucoup plus que depuis des siècles elle n'aurait osé espérer ni prétendre. Cette victoire, qui assurément n'est pas sans danger et que nous sommes loin de célébrer, a cet avantage de porter un vainqueur naturellement doux et prudent à prouver sa supériorité par sa sagesse. Le Pape n'aspire qu'à dominer dans un royaume de paix, et les doctrines violentes, les témérités d'esprit et de raisonnement qui cherchent à lui plaire, ne sont pas plus dans ses goûts que dans ses intérêts. » Les ennemis de l'Eglise ont souvent parlé de Rome avec plus de violence que ne le fait ici M. de Rémusat ; l'ont-ils jamais fait avec plus de mépris ? je ne toucherai pas la question ; mais il y a du dépit dans ces paroles. Le Saint Siège s'est prononcé en faveur de la raison humaine, que de faux systèmes tendaient à annihiler ; c'est dans son intérêt, c'est par politique qu'il a parlé en ce sens ; ce n'est point parce qu'il aime la vérité, c'est parce que la paix lui est agréable et commode ! Franchement, il faut qu'un philosophe soit bien difficile. Si Rome eût gardé le silence sur le traditionalisme, M. de Rémusat se fût cru en droit d'attribuer ce silence à des sympathies pour cette erreur ; elle s'explique contre, son antagoniste refuse de lui en savoir gré. Notez qu'il vient de rappeler, à la page précédente, la doctrine du Catéchisme du Concile de Trente, qu'il reconnaît conforme à celle des quatre propositions ; n'importe ; si Rome prononce dans le sens du Catéchisme, ce n'est point parce qu'elle a toujours enseigné ainsi, c'est pour « dominer dans un royaume de paix. » Qui peut tenir un pareil langage si ce n'est un ennemi ?

Quant à ce que dit M. de Rémusat sur le peu de sympathie que lui inspire le développement de l'autorité pontificale, il me permettra d'en être surpris. Que lui importe à lui, qui n'est pas catholique, que le Pape exerce ou n'exerce pas tel ou tel droit ? Qu'il laisse donc ceux qui croient aux clefs de Saint-Pierre s'incliner devant elles, et puisqu'il a écrit l'histoire de saint Anselme, et qu'il connaît par conséquent le XI^{e} siècle, qu'il ait donc la justice de reconnaître que les barrières au moyen desquelles on avait entravé l'autorité pontificale sont après tout d'assez fraîche date. Il a peu de goût pour les gouvernements absolus ; qu'il se rappelle un peu que les prétendues libertés gallicanes ne se sont formulées et n'ont pris place dans la loi qu'à l'époque où l'absolutisme commençait à s'étendre sur les Etats européens. Il faut dire aussi, pour être juste envers tout le monde, que l'Assemblée constituante de 1789 ne s'entendit pas mal non plus à affranchir la France du joug du Pape. Dans tous les cas, si M. de Rémusat veut y réfléchir, il conviendra que la philosophie n'a pas couru trop de risques aux époques où l'ultramontanisme dominait. Saint Anselme, son héros, n'était pas mal ultramontain, et quant à sa puissance comme philosophe il faut qu'elle soit remarquable, puisque c'est pour la glorifier que M. de Rémusat a entrepris son intéressante biographie de ce grand Archevêque. Saint Thomas d'Aquin n'était pas sans doute non plus un contempteur de la raison humaine ; néanmoins c'était encore un ultramontain. Que M. de Rémusat se rassure ; les libertés gallicanes ont fait peu de chose en faveur de la philosophie, et quant au caractère des hommes de l'Eglise, les doctrines ultramontaines ont su parfois l'élever assez haut, témoin encore saint Anselme, et l'on pourrait en citer bien d'autres. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point les doctrines gallicanes peuvent leur être comparables sous ce rapport.

M. de Rémusat ajoute à ce qui précède ces insultants de parole : « Lisez les encycliques sur les questions qui intéressent la philosophie, écartez une phraséologie malheureuse, les gémissements affectés, les imputations gratuites, tout le fâcheux style de la chancellerie romaine, et souvent vous trouverez au fond les droits de la raison reconnus à côté de ceux de la foi. » – Et de quoi donc vous plaignez-vous, philosophe, si les encycliques reconnaissent les droits de la raison ? A la mauvaise humeur de votre style, on dirait que cette reconnaissance vous blesse ; il n'en devrait pas être ainsi, cependant, à moins que votre antipathie pour l'Eglise ne soit plus vive encore que votre zèle pour les droits de la raison. Voilà donc ce que vous signalez dans les encycliques des Souverains Pontifes : « Une phraséologie malheureuse ; » mais est-elle donc toujours si heureuse, la phraséologie des philosophes ? « Les gémissements affectés ; » ces paroles, je l'ose dire, sont une lâcheté. Une fausse philosophie a juré d'éteindre la foi dans les jeunes générations, et parce que Rome qui est leur mère, gémit sur leur perte, voici que cette philosophie a le triste courage d'insulter à sa douleur. « Les imputations gratuites ; » de grâce, ne les appelez plus gratuites, ces imputations, vous les justifiez trop en ce moment. « Le fâcheux style de la chancellerie romaine ; » cette expression n'est pas de M. de Rémusat ; on en trouve l'équivalent dans Luther, à propos des Décrétales. En accumulant ainsi, avec tant de fiel, toutes ces injures contre les encycliques romaines, M. de Rémusat s'est-il souvenu que deux cents millions de chrétiens sur la terre les lisent ou les entendent lire avec un souverain respect ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que leur série, qui débute par deux épîtres de saint Pierre, se prolonge pendant plus de dix-huit siècles, qu'elle se continuera jusqu'aux derniers jours du monde, et que l'on n'a pu encore y signaler une contradiction. Heureuse la philosophie si elle pouvait se vanter d'avoir conservé une pareille unité dans ses doctrines, pendant la dixième partie d'une telle durée !

D. P. Guéranger

***L'Univers*, 17 janvier 1858.**

Du Naturalisme dans la Philosophie.

7e article.
(Voir les nos des 27 septembre, 11 et 25 octobre, 8 et 22 novembre et 3 janvier.)

La Leçon XXIIIe de M. l'abbé Maret est employée à démontrer ce qu'il appelle la *nécessité de la révélation* ; ce sont ses termes, et il ne fait même en cela que répéter l'intitulé de son livre, qui porte pour second titre ces mots : *Dignité de la raison humaine et nécessité de la révélation*. J'avoue tout d'abord que ces expressions me frappèrent dès le moment où le volume me tomba entre les mains. Comment, me disais-je, concilier la *dignité de la raison humaine* avec la *nécessité de la révélation* ? Comment aussi éviter l'erreur baïaniste, si la *révélation* est *nécessaire*, puisque la théologie catholique a coutume d'entendre par le mot *révélation*, la manifestation faite à l'homme de certaines vérités surnaturelles qu'il ne peut saisir en ce monde que par la foi ? Si la révélation, me disais-je encore, est, selon M. l'abbé Maret, le complément *nécessaire* de la raison humaine, ne s'expose-t-il pas à donner contre les écueils qu'il a su signaler à d'autres dans sa Leçon XIVe ?

La lecture attentive du livre m'a enfin mis à même de saisir toute la pensée de l'auteur, et j'ai pu constater que lorsqu'il exaltait la dignité de la raison humaine, il entendait parler de cette lumière divine qui l'éclaire et à laquelle elle doit l'idée de l'infini et de Dieu. C'est la philosophie des Pères de l'Eglise, et l'on ne peut nier qu'à ce point de vue, la raison humaine ne jouisse d'une haute dignité. Mais M. l'abbé Maret sent qu'il a autre chose à faire que de chanter un dithyrambe sans fin à l'honneur de la raison ; son livre a été écrit dans une pensée de zèle ; il l'adresse aux philosophes séparés, dans l'espoir de les amener à la foi du surnaturel, et pour cela il faut bien qu'il en vienne à décliner les côtés faibles de cette raison tant glorifiée dans la première partie du volume. Il le fait avec une pleine franchise, et la XXIIe leçon, adressée aux philosophes séparés, conclut avec fermeté que « l'homme et l'humanité, sous la direction exclusive de la philosophie séparée, même la plus sage, la meilleure, la plus élevée, n'arriveraient pas, ne pourraient pas arriver à toutes leurs fins NATURELLES. » Une telle conclusion, fondée sur les faits, modifie bien un peu le sens du titre du volume, et l'on est en droit de faire observer à M. l'abbé Maret que si la dignité de la raison humaine est incontestable du côté de Dieu qui daigne lui être présent dans la lumière dont elle jouit, cette dignité s'amoindrit considérablement quand on est contraint d'avouer que, même avec le secours naturel divin, la raison laissée à ses conditions ordinaires n'arrive pas à réaliser toutes les vérités nécessaires à l'homme et à l'humanité.

Il y a donc là un déficit à combler, et pour en venir à bout, M. Maret fait appel à la révélation. C'est à la révélation seule que, selon lui, la raison devra son complément indispensable. Rien de plus vrai, assurément, pour le chrétien baptisé et demeuré fidèle à la foi qui a été infuse en lui par le baptême ; chez lui, la raison a été guérie et fortifiée par la lumière surnaturelle ; mais c'est la foi qui lui a révélé les causes de l'insuffisance de sa raison, et qui l'élève maintenant à ce haut degré d'intelligence dans lequel il comprend les secrets de la vie présente et pénètre les mystères de la vie future. Mais ce n'est pas à ce point de vue que se place M. l'abbé Maret ; c'est avec les philosophes séparés qu'il discute ; dans tout le cours de son volume, il ne sort pas, il ne doit pas sortir de l'ordre rationnel, et voici qu'il fait entrer l'ordre révélé dans les nécessités de la raison. N'est-il pas vrai que, par cette évolution inattendue, il passe, sans en prévenir, dans les rangs du traditionalisme ? Il a combattu avec succès le système qui refuse à la raison toute valeur sans la foi, et maintenant il veut, par des procédés purement rationnels, amener la philosophie séparée à confesser l'impuissance de la

raison, tant que celle-ci ne s'est pas courbée devant le joug de la révélation. Evidemment, le docte professeur a subi une illusion qui ne lui a plus permis de voir la contradiction dans laquelle il s'engageait.

Est-ce à dire pour cela que la stérilité des efforts de la philosophie naturelle pour établir un système certain et complet sur Dieu, l'homme et leurs rapports, soit un spectacle inutile à présenter aux regards de nos prétendus sages ? Non, assurément. Cette vue peut humilier le philosophe et le porter à suivre la grâce qui le sollicite à s'élever par la foi à cet ordre supérieur auquel Dieu convie tout homme, et dont il a préparé miséricordieusement la voie pour chacun de nous ; mais M. Maret aurait tort de croire que les déductions philosophiques conduiront jamais un homme à l'acte de foi théologale. Il faut pour cela témoignage divin entendu et accepté ; c'est la seule voie par laquelle le philosophe peut monter à l'ordre surnaturel. Or, ce témoignage divin est un fait ; il appartient essentiellement à l'ordre des faits ; il est du domaine de la certitude morale, de cette certitude qui ne s'impose pas à la raison par l'évidence rationnelle. C'est là qu'il faut conduire le philosophe pour en faire un chrétien ; hors de là, il n'y a qu'une montagne opaque entre le soleil et lui.

Mais j'entends M. l'abbé Maret me répondre qu'il a voulu seulement aplanir la route, en montrant à son philosophe les convenances de l'ordre révélé avec l'ordre de raison. Alors pourquoi parler de *nécessité*, s'il n'y a que simple convenance ? Avec la nécessité de la révélation, vous entrez, je le répète, dans le traditionalisme ; sans cette nécessité, vous n'avancez en rien la question, et votre philosophe reste rivé à l'ordre naturel. La plupart de nos philosophes séparés, tout en niant l'obligation d'entrer dans l'ordre surnaturel, n'en contestent pas la beauté et l'harmonie ; une seule condition leur manque pour l'embrasser ; je veux dire l'impulsion que toutes vos théories ne leur donneront jamais. Encore une fois, il faut le fait, le fait d'autant plus efficace qu'il vient déjouer toutes les spéculations, et lancer l'homme jusqu'à cette région supérieure où règne la foi, et où la raison s'agrandit et s'éclaire au-delà de tout ce qu'elle avait pu pressentir. Quand le christianisme a pris possession du monde romain, les grands esprits comme les plus humbles intelligences se sont inclinés devant lui. A quoi ont-ils donc cédé les uns et les autres ? Au fait, et rien qu'au fait. Nous ne pouvons plus douter, ont-ils dit, que Dieu n'ait parlé aux hommes ; le Christ est Dieu, car il a opéré des œuvres divines par lui-même et par ses disciples ; le Christ a été annoncé par des prophéties, ces prophéties se sont littéralement accomplies en lui ; le monde romain tout entier passe sous sa loi, et les moyens de cette étrange révolution n'ont aucune proportion avec les effets ; donc, ont-ils conclu, il faut croire et demander le baptême. Tel a été le chemin de la conversion, tel il sera toujours. Il s'est bien rencontré, j'en conviens volontiers, quelques honnêtes philosophes, lassés de l'impuissance de leurs systèmes et de la contradiction des écoles, qui sont venus chercher dans l'Eglise le repos avec la foi. Mais si l'Eglise, ce fait divin, n'eût pas existé, pense-t-on que la raison seule leur eût *nécessairement révélé* un ordre surnaturel, pour y aller chercher le complément et le redressement de leur raison ? Il faudrait cela, cependant, pour que les théories de M. Maret eussent leur application.

Je sais bien que le docte professeur se propose, dans les volumes suivants, de traiter à son aise des faits sur lesquels repose la certitude de la foi chrétienne, et je ne doute pas que ces nouveaux volumes ne l'emportent encore en intérêt sur le premier ; mais ce que je regrette dans celui-ci, c'est que l'auteur ait cru devoir embarrasser sa marche, en mettant en avant des idées que les philosophes séparés n'accepteront que comme d'ingénieuses théories, et qui, si elles étaient prises au sérieux, conduiraient tout droit au baïanisme, c'est-à-dire à la nécessité de l'ordre surnaturel. Il est vrai que M. Maret propose d'abord de s'en tenir à ce qu'il appelle l'ordre *extra-naturel*, dans lequel Dieu interviendrait pour rendre à l'homme les forces dont sa raison a besoin, dans un but et par des moyens proportionnés à l'ordre de nature. Cette hypothèse n'offre rien de contraire au dogme

chrétien. Dieu, ainsi que l'Eglise nous l'enseigne, aurait pu destiner l'homme à l'ordre purement naturel ; une intervention divine qui viendrait restituer à l'homme des prérogatives naturelles dont il se trouverait déchu pour une cause quelconque, ne répugnerait donc pas en elle-même au dogme catholique, toujours dans l'hypothèse où l'homme n'eût été destiné qu'à l'état de pure nature. Mais M. l'abbé Maret, entraîné par son sujet, est allé plus loin ; c'est l'ordre surnaturel lui-même qu'il veut mettre en rapport avec la raison de l'homme, et c'est là, ce me semble, qu'il sort de la mesure.

Qu'est-ce d'abord que l'ordre surnaturel ? M. Maret va nous le dire éloquemment. « L'homme, nous dit-il, sera appelé à connaître Dieu, non seulement par quelque rayon échappé de son infinie lumière et par l'intermédiaire de la création, mais à le connaître en lui-même. Il sera appelé à le voir non seulement dans quelques idées éternelles et quelques lois nécessaires, non seulement dans le miroir de la création, mais dans son essence. Il sera appelé à contempler directement et face à face l'essence, la substance divine : à voir Dieu dans ses relations avec les créatures, dans ses relations personnelles et sa vie interne, tel qu'il est en lui-même. Il sera appelé non seulement à l'honorer, à lui obéir, à l'aimer, mais encore à le posséder cœur à cœur et comme par un contact substantiel. Il sera appelé à jouir non pas seulement de ses dons, mais de lui-même. Il participera aux perfections divines, à la vie, à la félicité de Dieu lui-même, à son éternité, à son immutabilité, à sa puissance, à sa richesse, à sa lumière, à sa science, à sa sagesse. à son amour, à ses joies indicibles, à sa souveraineté ; et en possédant Dieu, il possédera la création tout entière. Les Livres saints ne craignent pas de dire que l'homme sera associé à la nature divine ; qu'il deviendra un même esprit avec Dieu ; qu'il lui deviendra semblable, parce qu'il le verra tel qu'il est, et que Dieu sera tout en tous. Aussi les Livres saints, après ces magnifiques promesses, ajoutent que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, que le coeur n'a jamais senti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. » (Leçon XXIV^{e}.)

Or, c'est après nous avoir fait une si magnifique peinture, une description de la fin de l'homme si en dehors et si fort au-dessus des pensées de l'homme, que M. l'abbé Maret s'en vient dire au philosophe : « Cette union, essentiellement distincte de l'union naturelle, puisque Dieu y est connu et possédé d'une manière essentiellement différente ; cette union est évidemment possible. » Et sur quoi s'appuie-t-il pour garantir cette *possibilité évidente* ? sur la bonté et sur la toute-puissance de Dieu. « Mais, dira le philosophe, je ne puis concevoir que la bonté de Dieu lui donne le droit de confondre ainsi les relations du Créateur et de la créature, ni que son pouvoir puisse opérer une telle pénétration du fini par l'infini, sans que l'essence de ce dernier n'en soit absorbée. Vous trouvez une telle merveille *évidemment possible* ; moi je n'y vois qu'un rêve de l'orgueil humain. » Que pourra répondre M. Maret ? Je le mets au défi de répondre autre chose, sinon que Dieu, qui est la souveraine vérité, l'a révélé ainsi. Alors il lui faudra se mettre en devoir de prouver le fait contingent et *non nécessaire* de la révélation, et finir par où il aurait dû commencer. Etait-ce la peine d'essayer une démonstration *à priori* de la possibilité d'une chose, quand cette possibilité même ne peut résulter avec évidence que de son existence même ? Mais que faire avec les philosophes, si on ne philosophe soi-même ? Convenons-en, par cette voie nous avançons peu ; la chose est trop claire. Au moment actuel les naturalistes et les chrétiens s'avancent parallèlement, chacun dans sa ligne ; en vain quelques-uns des nôtres font des avances que l'on reçoit de l'autre côté avec un aimable sourire ; rien de tout cela n'aboutit. Nous ne pouvons quitter notre ligne pour aller à eux, et eux ne peuvent fraterniser avec nous qu'en abandonnant la leur sans retour. Comment donc les assiégerons-nous, jusqu'à les forcer de capituler et de se joindre à nous ? En cessant de les flatter et d'affecter leur langage, et en transportant la question chrétienne dans l'ordre des faits.

J'ai eu l'occasion de le démontrer dans la discussion avec M. le prince de Broglie : le christianisme s'est déclaré dans le monde comme un fait, et comme un fait de l'ordre divin. Une fois ce fait

démontré selon les règles de la certitude morale, nous pourrons, j'en conviens, à l'exemple du docteur Angélique, montrer à nos philosophes devenus chrétiens en quel sens la révélation était nécessaire à l'esprit et au cœur de l'homme ; mais qu'il est difficile à l'orgueil de l'homme de reconnaître une telle nécessité, tant qu'elle n'a pas été intimée par ces faits imposants qui nous avertissent de songer à nous-mêmes ! La révélation est un joug autrement pesant à la faiblesse humaine que celui de la philosophie ; il faut que l'homme commence par craindre pour lui-même, avant qu'il se décide à croire au Dieu révélateur. Nous sommes tous appelés à la sagesse, à la vraie philosophie ; mais David nous avertit prudemment que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Devant Dieu, il n'y a pas de liberté de penser, et c'est pour cette raison que l'indépendance humaine, si exaltée de nos jours, s'éloigne autant qu'elle le peut de tout ce qui pourrait la conduire à s'abdiquer devant la foi. Pour conserver son principe, nous la verrons faire les plus étonnants sacrifices ; ne dirait-on pas que, de nos jours, la philosophie séparée se plaît à côtoyer le christianisme, ce christianisme même dont son aïeule du XVIII^{e} siècle avait conçu une si vive horreur, qu'elle osait l'appeler *l'infâme* ? Ne nous y trompons pas ; ne nous laissons pas séduire par de vaines espérances. Ce n'est rien que de célébrer les attraits du « doux Crucifié, » tant qu'on ne l'appelle pas Dieu, tant qu'on ne l'adore pas publiquement. Or, la philosophie est impuissante à conduire l'homme à ses pieds. Il est le Verbe de Dieu, mais le Verbe fait chair. Il ne lui suffit pas d'être proclamé comme le second terme de la Trinité ; il entend que l'homme l'adore et le serve comme fils de Marie.

Chaque siècle, depuis le commencement de l'Eglise, a eu son péril, et nous avons vu plus haut comment le naturalisme est devenu le principal danger de notre temps. J'ai cru devoir le signaler d'abord dans la philosophie, qui, durant des siècles de foi, se tenait étroitement unie à la théologie, mais qui depuis a rompu l'alliance. Ce divorce lamentable a amené avec lui bien des maux, et les plus dévoués partisans de la philosophie séparée ne peuvent nier que le bouleversement social n'ait coïncidé avec le règne de ceux qui se disaient philosophes et rien que philosophes. La société se relèvera-t-elle de ses ruines ? Dieu seul le sait ; mais on est en droit d'affirmer qu'elle n'aura ce bonheur que lorsque la philosophie aura consenti à reconnaître que, dans son isolement actuel, puissante encore pour détruire, elle ne saurait rien édifier. Qu'elle consulte ses souvenirs ; elle se rappellera que jamais il ne lui fut libre de demeurer longtemps dans une même attitude. Sans règle extérieure qui la contienne, les siècles l'ont vu varier sans cesse ; sensualiste d'abord, puis sceptique, idéaliste, panthéiste, elle vit aujourd'hui sur les emprunts qu'elle a fait aux penseurs chrétiens, et elle a ainsi trouvé moyen de faire illusion à quelques-uns d'entre nous ; mais ceci n'est qu'une phase. Depuis qu'elle a rompu l'alliance avec la foi, elle est devenue semblable à cet esprit dont parle l'Evangile, qui cherche le repos sans le rencontrer jamais. Encore quelques années, et la scène aura changé. Déjà, dans son sein, quelque chose de nouveau semble s'agiter. Parmi ses adeptes, il en est qui la trouvent trop chrétienne et qui s'apprêtent à la ramener à ses anciennes allures, qui n'étaient pas de faire la phrase à la louange du christianisme. Heureux alors ceux de ses docteurs qui, ouvrant enfin les yeux à cette lumière que si souvent ils ont entrevue, feront l'effort de se réfugier dans l'Eglise, qui seule a le talent de protéger les droits de la raison, tout en la captivant sous le joug de la foi !

Quant à nous, chrétiens, nous devons l'estimer plus dangereuse aujourd'hui, cette philosophie, sous sa forme actuelle, que jamais elle ne l'a été. Elle affecte trop notre langage sans être des nôtres, pour que nous n'ayons pas tout à craindre de sa part. Elle nous prend nos vérités et jusqu'à nos formules ; mais prêtez attention, ayez l'oreille juste, et vous ne tarderez pas à reconnaître que lorsqu'elle nous les rend, ces vérités, ces formules ont pris l'accent naturaliste. Les mots sont restés, mais leur son n'est plus le même. En pourrait-il être autrement, tant qu'elle refuse à Jésus-Christ les honneurs

divins et que l'Eglise n'est à ses yeux qu'une institution humaine ? Pourtant, elle devrait bien y réfléchir un peu ; quels ont été les plus complets et les plus profonds philosophes dans le monde ? Des chrétiens. Elle est réduite à le reconnaître. Comment donc n'en conclut-elle pas que nos dogmes, loin d'être incompatibles avec la raison, l'élèvent à des hauteurs où elle ne monterait jamais sans eux ? En dehors de la foi, il est une philosophie, mais courte et bornée ; il en est une autre, fille de la foi ; son horizon est immense ; c'est là que la raison guérie de ses faiblesses, dégagée de ses ténèbres, perçoit mille vérités, mille rapports que, sans la lumière divine qui lui est incorporée, jamais elle n'eût même entrevus. La supériorité de la philosophie chrétienne sur la philosophie strictement rationnelle, étudiée et approfondie sincèrement, pourrait constituer un des motifs de crédibilité du christianisme, tant le fait divin s'y révèle avec splendeur. Gardons-nous donc de mépriser la philosophie ; mais cherchons là où elle est véritablement, à l'ombre de Celui qui, étant l'Intelligence du Père, a daigné se montrer aux hommes, et leur dire : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

D. P. Guéranger